Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

BRESIL : TOUTE SON HISTOIRE

CLUB FRANCE : LE TEMPS DES COPAINS

A.S. BREST PAVILLON HAUT !

PIERRE BERNARD

(NIMES ET ÉQUIPE DE FRANCE)

PLUS D'ÉNIGME

PHOTO ROBERT LEGROS

NUMÉRO 39 — AVRIL 1963

1 F 50

QUE CHERCHENT-ILS ?

FRANCE FOOTBALL

TOUS LES MARDIS

Football MAGAZINE

TOUS LES 1er DU MOIS

TOUS LES 15 DU MOIS

UN MAGAZINE DE 120 PAGES
QUI RESOUD
LE PROBLEME DE VOS LOISIRS
ET DE VOS VACANCES

NOUVELLE FORMULE

Sport & Vie LOISIRS VACANCES

NOTRE COUVERTURE :

Pierre Bernard, premier gardien de France

PHOTO ROBERT LEGROS

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE « FRANCE FOOTBALL »

SOMMAIRE N° 39. — AVRIL 1963

- LA GRANDE BATAILLE DES DERBYS page 4
- PIERRE BERNARD CONFIE page 10
- LES MAJORS EN CHOMAGE page 16
- CLUB FRANCE : LE TEMPS DES COPAINS page 19
- CES HOLLANDAIS QUI PARLENT FRANÇAIS page 26
- A.S. BREST, PAVILLON HAUT page 30
- TECHNIQUE : THEO, GAUCHER MAUDIT page 36
- BRESIL : LE FOOTBALL DU FEU page 39
- TOUT LE FOOTBALL DU MONDE page 48
- MONSIEUR DYNAMITE page 51

PIBAROT ET BATTEUX

Un vent d'instabilité souffle sur le football français, dont les derniers signes sont la « reconversion » de Pibarot et le divorce Reims-Batteux.

Qu'un entraîneur comme Pibarot, qui eut la responsabilité de l'équipe de France et de tout l'enseignement du football français avant d'être engagé par un de nos plus grands clubs, se décide à quarante-sept ans à abandonner le football pour entrer dans l'industrie, cela est grave. Car cela prouve, au fond, que Pibarot n'a plus confiance dans le football français ni dans ce métier d'entraîneur qu'il accomplissait avec tant de scrupules.

Batteux, lui, ne quitte pas Reims, c'est Reims qui le quitte, pour des « raisons d'économie ». Economie ? Nous n'y croyons qu'à moitié. Car un entraîneur n'est jamais cher, quand il donne pleinement satisfaction. Mais il semble que les dirigeants rémois fassent payer à Batteux les récents échecs de leur équipe et la stérilité de son jeu.

Batteux, très déçu, pourrait fort bien entraîner un grand club étranger, pour peu qu'il en reçoive des offres intéressantes. Alors, faites le compte : si Snella reste à Genève, si Firoud accepte les propositions qui lui viennent d'Algérie, si Batteux quitte la France à son tour et si Pibarot abandonne le football, voilà quatre de nos meilleurs techniciens, les plus sérieux, les plus lucides, qui vont nous faire défaut. Cela n'est-il pas inquiétant ?

Les entraîneurs, au fond, expriment, à l'égard du football français, les mêmes craintes que les joueurs groupés au sein de l'UNFP. Eux non plus n'ont pas confiance. Eux aussi tremblent pour son avenir.

Seulement, leurs réactions ne sont pas les mêmes. Tandis que les footballeurs demeurent étroitement solidaires du football et qu'ils se rassemblent pour le faire sortir de son ornière, les entraîneurs, livrés à eux-mêmes, se découragent et s'en vont. Les joueurs s'efforcent de prendre la direction du navire en détresse et d'en chasser les mauvais pilotes ; les entraîneurs songent plutôt à monter dans un canot de sauvetage.

Cela est infiniment regrettable pour les entraîneurs, certes, mais aussi pour notre football qui aurait bien besoin de l'aide inappréciable de ces hommes intelligents, compétents et solides que sont les entraîneurs. De ces hommes qui seraient, entre les dirigeants et les joueurs, non pas de simples médiateurs, s'ils le désiraient, mais des arbitres.

Le football français, nous l'avons dit souvent, ne fera sa réforme qu'avec le concours de tous les siens. Il serait navrant que les entraîneurs, qui ont tant de choses à dire, ne fassent pas partie du lot.

Jacques FERRAN.

EN COULEURS

- Le Nîmes Olympique 63 ..... page 15
- Joseph Bonnel, moteur du Club France ..... page 18
- L'A. S. Brest ..... page 35
- Garrincha et Pelé Rois du Brésil ..... page 38

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 F. — 1 AN : 15 F.
ETRANGER : 6 MOIS : 10 F. — 1 AN : 19 F.

Prix du n° à l'étranger : Belgique : 20 FB ; Suisse : 2 FS ; Italie : 375 lires.

Directeur de publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI ● Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER
Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CONSERVEZ LA COLLECTION DE « FOOTBALL MAGAZINE ». — Une reliure contenant les 12 numéros d'une année est en vente à nos bureaux au prix de 5,50 F. Cette reliure est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de 7,50 F pour la France et l'étranger (aucun envoi contre remboursement).

LA GRANDE BATAILLE DES DERBYS

COTE D'AZUR

LE MONACO DE DOUIS

Mars en championnat s'est terminé sur une terrible bataille des derbys qui a fait le jeu d'un Monaco irrésistible. Dans le « Derby en bleu » de la Côte-d'Azur, l'équipe de Michel Hidalgo (à gauche, photo ci-dessus, aux prises avec le Niçois De Bourgoing que menace Artelesa, n° 5) a obtenu un triomphe. Le leader a consolidé sa position en écrasant (6-2) l'O.G.C.N. Yvon Douis, bien soutenu par Theo (photo de droite) marqua trois des six buts, confirmant ses progrès et sa forme internationale éclatante, à l'aube d'un mois d'avril où l'équipe de France aura bien besoin de lui pour affronter la Hollande et le Brésil.

LA GRANDE BATAILLE DES DERBYS

NORD-EST

LE REIMS DE BATTEUX

◀ ALBERT BATTEUX : « Suis-je donc si mauvais entraineur que cela ? »

RAYMOND KOPA livra à Maryan un combat farouche dont il sortit vainqueur. ▼

A Sedan, le derby du Nord-Est s'est déroulé dans une ambiance orageuse. D'abord parce qu'il survenait après l'annonce du départ d'Albert Batteux en fin de saison. Ensuite parce qu'il a été fatal aux Ardennais. Le Reims qui est toujours le Reims de Batteux a triomphé au terme d'un match excellent dans le domaine technique. Sedan a cédé du terrain, mais Reims a eu le sursaut d'amour-propre qu'on pouvait attendre de lui.

PHOTOS ANDRE LECOQ

SPARZA (A GAUCHE) ET SALEM : ils ont débuté ensemble à Oran. Dimanche, le Rémois, auteur du but de la victoire, fut plus heureux que le Sedanais.

AKESBI provoqua le but de l'égalisation rémoise. Il tire ici devant Lemasson, Jacob et Roubaud.

LA GRANDE BATAILLE DES DERBYS

PARIS

LE RACING D'UJLAKI

Le derby parisien Stade-R.C. Paris (1-2) fut dominé par le réveil de Joseph Ujlaki, promu capitaine du Racing et qui (à la pointe du combat) livra une terrible bataille à la défense stadiste. D'abord rudoyé (photo du haut), « M. Joseph » frappa en seconde mi-temps (tir du droit devant Stako, photo du milieu) et amorça la victoire des ciel et blanc (photo du bas).

PHOTOS AIMÉ DARTUS ET ROGER KRIEGER

LES HOMMES DU MOIS

ANDRÉ LEROND

capitaine

de l'équipe de France

★

MARYAN

capitaine de Sedan

France-Angleterre a vu le triomphe de l'équipe tricolore (5-2) sur la formation britannique : ce fut le premier succès de nos internationaux depuis 17 mois. Il semble que, parmi eux, l'homme qui ait le plus retenu l'attention — tout au moins sur le plan moral et sous le chapitre de l'exemple — soit le capitaine André Lerond, homme merveilleusement équilibré.

Sedan s'est encore signalé, en ce mois de mars, à l'attention par une série d'exploits dont le plus grand fut peut-être sa victoire à Strasbourg par 5 à 1. Maryan, le capitaine du club ardennais, est l'un des principaux artisans de la bonne tenue de son équipe.

La raison de la forme de ces deux joueurs : leur excellente santé.

Après l'effort, ainsi qu'aux repas, l'un et l'autre boivent l'eau minérale naturelle du BASSIN DE VICHY SAINT-YORRE. Cette eau restitue à l'organisme ce qui lui est nécessaire et son gaz naturel dissous garantit la « vraie pureté ». Consommée régulièrement, elle renforce la réserve alcaline et normalise le rapport acide-base.

MA CARTE DE VISITE

- **NE** le 27 janvier 1932, à Boissezon.
- **TAILLE** : 1 m 75. Poids : 72 kg.
- **CLUBS SUCCESSIFS** : E.S. Castres, Girondins de Bordeaux, Sedan, Nimes.
- **GAGNA** la Coupe de France 1961 avec Sedan.
- **TREIZE SELECTIONS** en équipe de France (première sélection contre la Bulgarie, à Colombes, le 11 décembre 1961).
- **FUT INTERNATIONAL** junior en 1950 (avec Bonifaci, Bruey, Leblond).
- **MARIÉ** et père d'une fille.
- **SIGNE PARTICULIER** : son frère Jacky est également footballeur professionnel (à Toulouse).

PIERR

Que l'équipe de France gagne ou perde depuis deux ans, un homme est toujours sorti intact, grandi même, de la tempête : Pierre Bernard a conquis, à la force du poignet, dans une ambiance et dans des conditions difficiles, ses galons de grand gardien de but européen. Contre l'Angleterre, au

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROBERT LEGROS

LES G

— Quand on est originaire de Castres (Tarn-et-Garonne), on joue au rugby. Pourquoi Pierre Bernard, gardien de but de l'équipe de France de football, a-t-il trahi le ballon ovale ?

— D'abord parce que Castres n'est pas forcément le pays du rugby. Beaucoup d'Espagnols y habitent. Et les Espagnols sont des gens de football. Ce qui a permis au club de football, l'Etoile Sportive, de résister contre vents et marées.

Ensuite parce que dans la famille Bernard, c'est le football qui a toujours compté avant tout. Mon père ne pratiquait aucun sport et mon frère aîné (qui a aujourd'hui 37 ans), promu chef de la famille sportive, donna l'exemple. Dès son plus jeune âge, il joua au football et nous entraîna, Jacky (qui joue à Toulouse) et moi, dans son sillage.

— On essaie toujours d'opposer les deux sports, qu'en pensez-vous ?

— Je trouve cela ridicule. Je suis bien placé pour en parler, car je les connais bien tous les deux, et je les aime beaucoup l'un comme l'autre. Mais il n'y a pas de comparaison à établir entre un sport d'adresse, d'équilibre, et un sport de force, de violence et de maîtrise de soi.

Tout d'abord, n'oublions pas qu'en rugby il existe deux catégories de joueurs tout à fait différentes : le pack d'avants et les lignes arrière. Les footballeurs pourraient peut-être faire de bons trois-quarts, de bons arrières, mais c'est tout. Il y a tout de même, en rugby, cette répétition des chocs auxquels le footballeur n'est pas habitué.

— Si vous aviez joué au rugby, quel poste auriez-vous aimé tenir ?

— Le poste d'arrière, ou celui de demi d'ouverture, car ce sont des postes qui laissent une grande liberté d'initiative ou de manœuvre. Et puis ma spécialisation de footballeur (au rôle de gardien de but) explique cette préférence.

— Comment êtes-vous venu au football ?

— Par mon frère aîné, comme je l'ai dit. J'ai commencé d'ailleurs à jouer demi ou inter (en minime). Or j'étais plutôt attiré par un rôle de distributeur, de meneur de jeu. Et puis, un beau jour, notre gardien titulaire est parti pour Paris avec ses parents. Il a bien fallu le remplacer. Personne ne voulait prendre sa place ; alors je me suis dévoué. Dès le premier match, tout a bien marché. J'ai continué, car le jeu m'a plu.

— Quelle fut votre première grande rencontre ?

— André Riou, qui fut mon entraîneur à Castres et dont il faut rappeler qu'il a formé avant moi René Vignal et Claude Abbes. Riou m'a appris l'A B C du jeu de gardien. C'est un éducateur formidable pour les jeunes. Il a un caractère emporté. Il a subi le gros handicap d'être trop jeune entraîneur de club pro. Mais il connaît le football sur le bout des doigts, il a la foi et il sait faire travailler les débutants.

POUR UNE ECOLE DE GARDIENS

— L'éducateur est très utile au gardien. Mais ne pensez-vous pas que dans son rôle l'expérience compte finalement avant tout ?

— Voilà où je ne suis pas d'accord du tout. Il ne faut pas partir du principe que le bel âge du gardien est 30 ans. Ce qu'on fait à 30 ans, on est peut-être capable de le faire à 20 ou 22, à condition qu'on l'apprenne. Il faut essayer de former des gardiens avant 30 ans. Je crois que Julien Darui a raison, qui voudrait créer une école de gardiens de but. Cela éviterait sans doute bien des accidents et bien des déceptions. Il faut en effet apprendre aux jeunes gardiens de but à prendre des risques calculés, sans pour cela freiner son tempérament. Un gardien se juge avant tout sur le nombre d'erreurs qu'il commet, plus que sur le nombre d'exploits qu'il réalise. A l'inverse de l'attaquant auquel on pardonne ses fautes, mais qu'on porte aux nues pour un seul coup d'éclat.

— Pensez-vous qu'un gardien doit être un bon joueur du champ ?

— Oui ! car s'il est bon technicien, s'il sent

E BERNARD

CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

PAR MAX URBINI ET J.-Ph. RETHACKER

Parc des Princes, il fut encore le héros.

Longtemps, il ne fut guère pris au sérieux. Ce garçon froid comme le marbre, énigmatique, au sourire timide et rare, semblait écrasé par le souvenir de Vignal et de Darui. Et puis il s'est affirmé gardien de très grande classe, et en même temps homme de caractère.

Qui est en réalité PIERRE BERNARD, le mystérieux ? MAX URBINI et J.-PH. RETHACKER ont cherché à le savoir. A travers les réponses et les confidences qu'a faites Bernard devant leur magnétophone, vous découvrirez sans doute la personnalité du gardien de Nîmes et de l'équipe de France.

PRENEZ
ARDIENS AU SERIEUX

Ce gardian de Camargue est le... gardien de l'équipe de France.

PIERRE BERNARD

le jeu, il devancera plus facilement l'action de l'adversaire. Il se mettra plus facilement à la place de l'avant adverse qui va tirer ou même de l'arrière ami qui se trouve en fâcheuse posture. D'ailleurs, le gardien est entré dans le jeu, disons dans la ronde tactique dont il était tenu à l'écart. Depuis que le marquage individuel a fait place à une défense de zone, le gardien participe beaucoup plus au jeu. Et surtout, il est moins exposé aux blessures, car il se retrouve moins souvent seul devant un avant adverse dans les jambes duquel il doit plonger.

— Vous-même avez subi un nombre impressionnant de blessures ?

— Impressionnant en effet ! Jusqu'à l'âge de 28 ans, j'ai collectionné les accidents et les fractures : bras, métacarpes, nez, luxations du coude, de l'épaule, doigts tordus, arcades ouvertes. Tout y est passé ! Au cours de ma première carrière — celle qui précéda ma venue à Sedan — je n'ai guère été épargné !

— Avez-vous modifié votre système d'entraînement avec l'expérience ?

— Oui, je m'entraîne différemment. Jusqu'à 28 ans je travaillais « à la dure ». J'ai alors pensé qu'il fallait ménager mon influx nerveux. Aussi je ne me mets plus dans les buts qu'une seule fois par semaine. Je travaille surtout ma condition physique et ma souplesse, ainsi que mes réflexes. Et puis les dégagements au poing, car j'avoue que c'est là mon point faible. Je répugne à boxer le ballon. Et j'admire beaucoup un garçon comme Remetter dont le jeu au poing est formidable.

Pour ce qui est des dégagements, j'ai suivi une évolution. Autrefois, je pensais que le dégagement (au pied) avait une importance considérable. Mais je me suis aperçu à la longue que peu de gardiens savaient donner au pied d'excellentes balles. Et qu'en prenant beaucoup de risques, ils offraient très souvent le ballon à l'adversaire. Or le gardien est avant tout, et à 95 %, un défenseur. Il doit donc être avant tout prudent, puisqu'il est le joueur le plus défensif. Par contre, on a fait beaucoup de progrès dans le dégagement à la main. C'est plus sûr et plus efficace.

— Qu'est-ce qui gêne le plus dans le rôle de gardien ?

— Le sentiment d'être joueur à 20 % et spectateur à 80 %. Le sentiment de ne rien pouvoir faire pour aider son équipe à gagner, alors qu'on risque, sur une seule erreur, de la faire perdre. Tenez ! je ne suis pas sujet au trac. Si je le sens monter deux ou trois heures avant le match, il disparaît au moment où je me mets en tenue. Mais il revient toujours quand mon équipe domine, fait le jeu, quand je redeviens purement et simplement un spectateur. Alors je me dis que la moindre faute m'est interdite. Et le trac remonte.

D'autre part, je n'aime pas être isolé, loin de l'action, dans l'axe du terrain ; je n'aime pas me sentir incapable de juger sainement la tactique employée par mes camarades du champ de jeu. Le gardien ne voit pas le match comme les autres. Et c'est parfois gênant. Cela contribue encore plus à faire de lui un être à part...

NOUS SOMMES DES INCOMPRIS

— Cela se ressent d'ailleurs dans la valeur marchande du gardien et dans les problèmes de transfert qui vous ont d'ailleurs vous-même amené à protester.

UN HOMME DE L'ESPACE

Quand il s'envole, aérien, élégant, il paraît accroché au ballon.

— En effet, lorsque j'ai eu ce différend avec Nîmes en début de saison, c'était autant pour défendre la cause des gardiens de but que pour soulever mon cas personnel. On considère en général que le rôle du gardien est relativement peu important, que les valeurs sont nivelées à ce poste, que pour avoir une bonne équipe il n'est pas nécessaire d'avoir un bon gardien. Je pense, moi, qu'un bon gardien rapporte pas mal de points et qu'il est donc anormal de le dévaloriser et de le défavoriser dans le domaine des transferts. C'est, bien sûr, en France, un « produit » moins rare que le marqueur de buts, mais il faut aussi considérer les risques qu'il prend et surtout la responsabilité qui pèse sur ses épaules. Or, dans tous les métiers, la responsabilité se paie cher. Je crois que nous sommes des incompris auprès des dirigeants et de la plupart des entraîneurs. Il faut donc que nous nous défendions. Tout comme il faut que les footballeurs professionnels en général se défendent. Il est indispensable que notre statut soit amélioré. Et que notre corporation soit prise au sérieux. Il faut que le contrat à temps soit adopté. Beaucoup de dirigeants s'y opposent parce qu'ils y voient la fin des petits clubs. Mais, à l'heure actuelle, les grands clubs ne font-ils pas déjà le trust des meilleurs joueurs grâce à leurs resources financières ? Il y aura toujours de petites équipes pour former des joueurs. Et il y en aura toujours de grandes pour les acquérir. Le footballeur professionnel y trouvera son compte et une sorte de libération morale et matérielle. D'autre part, les relations entre joueurs et dirigeants seront bien meilleures, j'en suis sûr ! Et les résultats s'en ressentiront.

— Comme à Sedan, par exemple, où vous êtes resté pendant quatre ans ?

— En effet, l'ambiance qui règne à Sedan, la compréhension et la psychologie des frères Laurant et de Louis Dugauguez, font beaucoup pour la réussite du club ardennais. Sedan est un club idéal pour le joueur qui a été blessé, qui a subi une crise morale et qui, découragé, est tombé dans l'oubli ou la médiocrité. Il y a des clubs où la majorité des joueurs se trouve entraînée par la collectivité. Quand rien ne va, l'ensemble tombe très bas. A Sedan, au contraire, on trouve une majorité pour aller toujours de l'avant. Il y a une ossature, une formation de base. Jouer à Sedan, c'est trouver la joie d'être sur un terrain de football et d'y trouver un climat moral extraordinaire. On sent que sur le terrain chacun donne le maximum, même celui qui, au départ, n'en a pas grande envie. Quand on veut repartir dans la vie, entreprendre une seconde carrière, il faut aller à Sedan. C'est ce qui m'est arrivé. Et j'en saurai toujours gré aux Ardennais.

— N'était-ce pas l'inverse en équipe de France, où vous avez connu tous les malheurs, malgré des performances très brillantes ?

— J'ai joué treize fois en équipe de France. Et c'est vrai que je n'ai pas remporté beaucoup de succès. C'est vrai que j'y ai fait de bons matches (le meilleur à mon avis à Sofia, parce que dans des conditions nerveuses très difficiles étant donné l'importance du résultat). C'est vrai que, malgré ma bonne volonté, je n'y ai guère connu la joie de la victoire. Mais il faut tuer la légende qui fait de l'équipe de France une équipe triste. Depuis trois ans que je vis au sein du club France, je peux affirmer que l'ambiance y a toujours été très bonne. Il y a seulement eu de mauvais résultats. Il ne s'agit pas de tout placer sur le compte de la malchance, mais quel manque de réussite nous avons eu à Sofia, à Milan, par exemple !

Et puis on n'obtient pas de brillants résultats internationaux sans une brillante attaque ; or la triplette Kopa - Fontaine - Piantoni n'a jamais été reconstituée ni remplacée. Ah ! Piantoni, quel grand footballeur ! Comme gardien, c'est le genre d'attaquant et de tireur que je redoute le plus. Parce qu'on ne sait jamais ni quand ni comment il va effectuer son crochet, son dribble, ou déclencher son terrible tir du pied gauche, si soudain, si rapide, si précis. Roger fait partie, par exemple, avec Kopa et Ujlaki, de ces tireurs de penalty que je redoute. En général, sur un coup de réparation, je crois en moi au départ, je joue ma chance jusqu'au bout. Mais je redoute énormément ces techniciens-là qui savent varier leur frappe et leur tactique et devant lesquels je sais être pour ainsi dire... sans défense.

MEFIANT MAIS SOCIABLE

— Puisqu'on évoque vos réactions psychologiques, parlons un peu de Pierre Bernard, l'homme, dont le comportement et le caractère ne laissent pas d'être souvent mystérieux.

— Je sais que je passe pour un renfermé, parce que je ne parle pas beaucoup. Je vais vous dire : je crois que j'ai surtout besoin de me sentir à l'aise. J'ai un caractère plutôt méfiant ; ce n'est même pas méfiant, mais observateur. Je n'aime pas juger les gens sur la première impression. Par voie de conséquence, je ne voudrais pas que les gens me jugent sur une première impression. Je suis donc sur mes gardes. Mais quand je me sens à l'aise, en confiance, alors là je suis tout à fait normal. Je crois que finalement je suis assez sociable, beaucoup plus qu'on ne le dit et qu'on ne le croit.

J'aime rester chez moi, auprès de ma femme et de ma fille. Tous les jours, je passe une heure ou deux à lire. Et puis, surtout, je me repose. J'ai besoin d'une vie paisible et régulière.

— Comment avez-vous tracé votre avenir de footballeur et d'homme ?

— Parlons d'abord de l'avenir immédiat : en fin de saison je serai libéré par rachat de mon contrat. Je changerai donc de club. Peut-être demeurerai-je en France. Mais j'avoue que mon plus cher désir est de jouer à l'étranger : primo parce que je suis professionnel et que j'y gagnerai mieux ma vie ; secundo parce qu'à 31 ans je voudrais changer d'horizon pour voir ce que je suis capable de faire dans un autre pays. Espagne ou Italie, cela n'a pas d'importance. J'avais déjà pris des contacts au moment de mon différend avec Nîmes. Je sais donc où m'adresser.

Pour ce qui est de l'avenir plus lointain, j'ai également une idée précise. Je veux continuer à vivre dans le sport. Mais peut-être pas comme entraîneur. Je sais qu'une nouvelle fonction va être créée : celle de conseiller sportif, spécialisé dans un sport et rattaché à une académie, à un département ou à une ligue. Je ne sais si j'y parviendrai, mais il me plairait d'essayer. C'est un métier beaucoup plus sûr que celui d'entraîneur. Le footballeur professionnel doit trouver dans cette nouvelle voie une promesse de garantie pour son avenir. Et cet avenir, nous devons plus que jamais lutter pour le préserver.

Près des arènes de Nîmes où passent les toreros célèbres.

Au basket d'entraînement, sa détente fait merveille.

Bettache, Bandera, Charles-Alfred, Noël, Barlaguet : la barrière d'une défense difficile à franchir !

PIERRE BERNARD

Sedan, c'est surtout le souvenir d'une radieuse victoire en finale de Coupe 1961.

Son meilleur match en équipe de France : le Bulgarie-France de Sofia de sinistre mémoire.

Les trois frères Bernard (de g. à dr.) : Jacky le Toulousain, Pierre le Nîmois et Robert, l'aîné, resté à Castres.

Charmant tableau de famille : une femme jolie, Monique, une fillette adorable, Martine. Tout le bonheur de Pierre Bernard est là.

Son rêve : créer une école de gardiens de but. Déjà, le jeudi, les jeunes Nîmois l'écoutent.

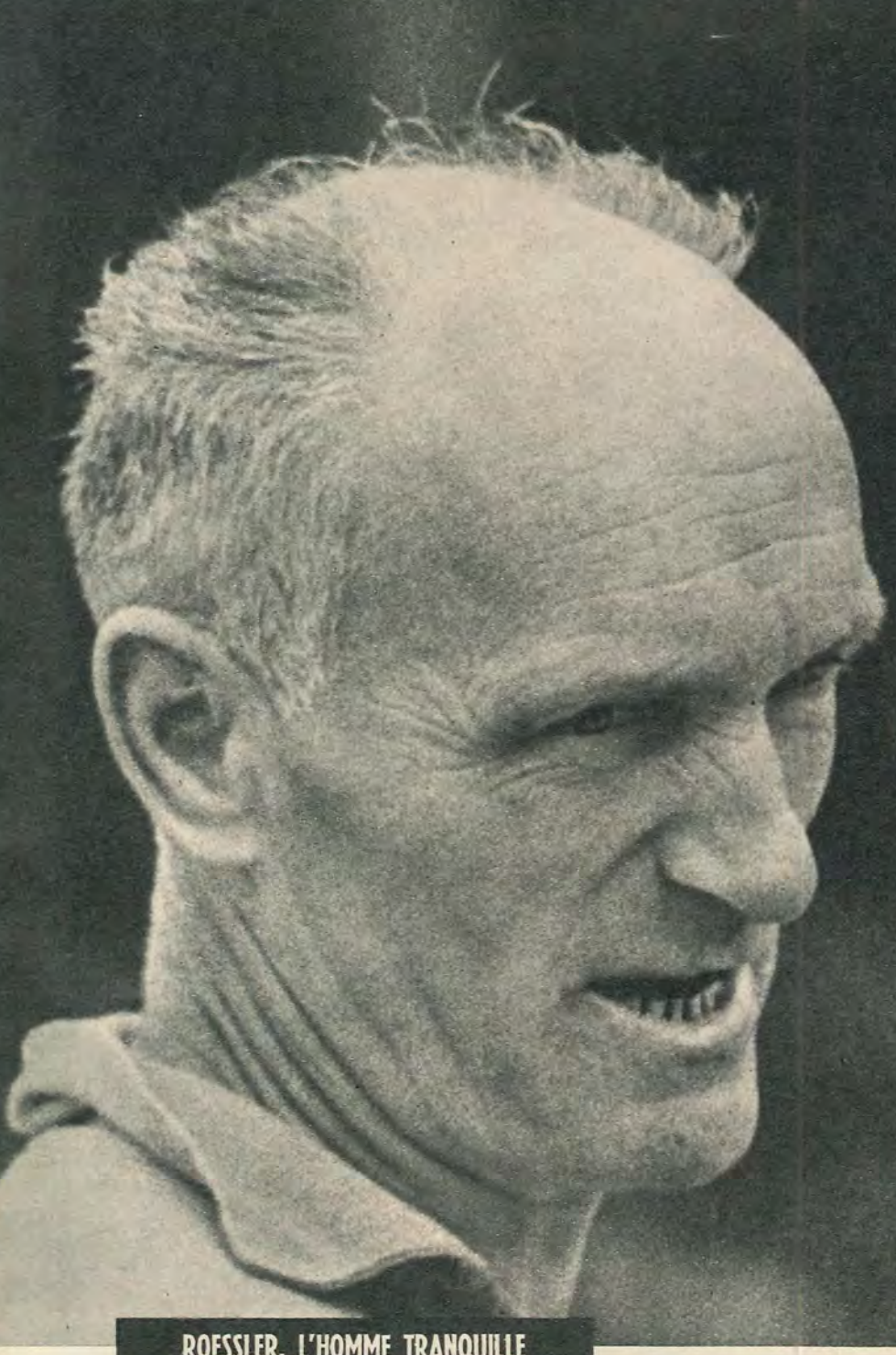
NIMES 1963

De gauche à droite, au premier rang : CHILLAN, CONSTANTINO, PARODI, DJEBAILI, GARNIER.
Au second rang : BARLAGUET, BETTACHE, CHARLES-ALFRED, NOEL, BERNARD, BANDERA.
Manquent sur cette photo : VAN RHYN et POIRIER.

PHOTO ROBERT LEGROS

Football MAGAZINE

QUATRE MAJORS EN CHOMAGE SUR LA CANEBIERE



ROESSLER, L'HOMME TRANQUILLE

PENVERNE, L'HOMME DEÇU

MARSEILLE. — L'histoire de l'O.M. étant avant tout celle de ses illustres « pionniers » — les Boyers, Crut, Durand, Gallay, De Ruymbecke et Devaquez des années 25, ou encore les Bruhin, Conchy, Kohut, Zatelli, Bastien, Vasconcellos et Aznar de la glorieuse épopée d'avant-guerre — il serait injuste de vouloir mettre sur le compte du seul M. Zaraya une dégradation qui, de fil en aiguille, a conduit le football marseillais au marasme.

Voilà maintenant vingt ans que le club recordman de la coupe court après un septième succès dans cette épreuve qui fit son prestige. Quinze ans ont par ailleurs passé depuis la dernière victoire en championnat, qui avait été l'œuvre des Scotti, Robin, Dard, Pironti et Rodriguez, ultimes fiertés d'une école qui fit longtemps sensation par sa fameuse devise : « Droit au but ». Autant vous dire que la déchéance est déjà vieille d'une bonne dizaine de saisons. Ainsi, M. Zaraya n'a-t-il fait que noircir un étendard qui n'avait déjà plus sa blancheur immaculée, lorsqu'on lui passa hâtivement le relais.

Certes, le président de l'O.M. est coupable et plutôt cent fois qu'une. Sans faire cas de ses erreurs passées, on peut l'accuser notamment d'avoir sciemment laissé passer la chance inespérée qui s'était offerte à lui au début de la présente saison, de refaire de Marseille le grand centre de football qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Mais cela ne saurait cependant nous faire oublier qu'il y a eu avant lui d'autres « fossoyeurs ».

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET
PHOTOS ANDRE LECOQ

M. Zaraya s'est fait entre autres une réputation de « videur » d'entraîneurs, mais il n'en a jamais liquidé que cinq en sept ans. Or ses prédécesseurs en avaient utilisé pour leur compte un peu plus d'une demi-douzaine en neuf ans, ce qui n'était guère plus à leur honneur.

L'ART DE NE PAS UTILISER LES COMPETENCES

Mais puisque aussi bien nous venons d'aborder ce côté plutôt épineux de la question, parlons-en justement, de ces entraîneurs, qui ont pour ainsi dire toujours été au cœur du problème marseillais.

Depuis la guerre donc, l'O.M. en a consommé douze, sans parler du treizième, actuellement en exercice, Luis Miro. Presque tous ces hommes qui ont dû opérer avec les moyens du bord et non sans subir de malsaines pressions, ont aujourd'hui disparu de la scène, ce qui pourrait faire croire que l'O.M. est un club « mangeur d'entraîneurs ». De Devaquez à Penverne, il n'y en a guère que deux qui soient présentement en activité. Encore faut-il préciser que Jordan et Troupel, les deux mentors en question, exercent à l'étranger. Il y a bien aussi Otto Gloria, qui poursuit sa carrière au Brésil, et l'on pourrait encore préciser que Wartel et Zilizzi sont aujourd'hui atteints par la limite d'âge. Mais que dire de Roessler, de Robin et de Penverne, que penser aussi de Scotti, autant de techniciens qui sont sortis majors des stages fédéraux et qui se trouvent pour ainsi dire au chômage sur la Canebière ? Il n'y a vraiment qu'à Marseille que l'on peut déplorer de telles choses...

ROESSLER, L'HOMME TRANQUILLE

Henri Roessler a 52 ans et un long passé de gloire derrière lui. Cet Alsacien bon teint, qui fut un bon joueur professionnel à Troyes, Strasbourg, au Red Star et dans l'équipe fédérale Reims-Champagne, enleva le titre de premier major de l'après-guerre, en 1945, et il était l'entraîneur du Stade de Reims quand celui-ci, fort de ses Jonquet, Marche, Sinibaldi, Batteux, Prouff, Flamion, Penverne et autres Appel, enleva le championnat en 1949.

Un an plus tard, Roessler débarquait sur la Canebière et il allait, pendant quatre ans, contribuer au bon rendement d'un O.M. qui, déjà sur le toboggan, tirait fort heureusement un énorme profit du fameux « coup de patte » de Gunnar Andersson, le plus extraordinaire buteur qu'il ait jamais connu.

Plus tard, Henri entraîna Aix et La Ciotat avant de s'occuper des jeunes de l'O.M. durant le séjour de Robin à Tahiti.

Aujourd'hui, l'homme vit pour ainsi dire de ses rentes, près du Vieux Port. Les mauvais résultats de l'O.M. l'affligent, mais, en homme toujours discret, il préfère n'en rien dire.

« Et si l'on vous rappelait comme entraîneur de l'O.M. ? lui avons-nous demandé à brûle-pourpoint.

— Eh bien, nous répondit-il de son air toujours tranquille, pourquoi pas ?... »

ROBIN, SECRETAIRE D'ABORD

Jean Robin a réussi ce tour de force d'être tour à tour joueur puis entraîneur de l'O.M. et de figurer aujourd'hui encore sur la liste — pourtant réduite à sa plus simple expression — des dirigeants de l'O.M.

ROBIN, NÉ OLYMPIEN

SCOTTI LE RUSÉ

« Que voulez-vous, remarque-t-il, j'ai été olympien avant même d'être Français. Mon père, qui avait l'O.M. dans le sang et qui en fut d'ailleurs longtemps le président, m'inscrivit au club dès ma naissance et ce ne fut qu'après qu'il se rendit à la mairie... »

Professionnel à 19 ans (en 1940), champion de France en 1948, vainqueur de la coupe en 1943, international B, « Jeannot » fut le major de la promotion 1953. Entraîneur de cet O.M. qu'il porte lui aussi dans son cœur, il eut la joie de remporter le dernier trophée figurant au palmarès du club : la coupe Drago (en 1957).

Pendant vingt mois, jusqu'en septembre dernier, il fit une expérience passionnante comme entraîneur national à Tahiti, mais il a estimé après cela qu'il était temps de rentrer au bercail.

Depuis, il s'occupe des juniors et il est chargé du recrutement, mais il est davantage pris par ses fonctions de secrétaire administratif du club.

PENVERNE REVIENT A SES PREMIERES AMOURS

Armand Penverne est la dernière en date des victimes de M. Zaraya, et l'on sait que son limogeage — c'était à prévoir — n'a finalement servi à rien.

De cet échec, qui ne lui est nullement imputable, il semble cependant qu'Armand ait dégagé des enseignements assez navrants, puisqu'il ne parle pas moins que d'en rester là d'une carrière dans le monde du football qui lui a pourtant tout donné.

« J'étais venu à Marseille parce que je croyais — et je crois toujours — qu'il y aura un jour une grande équipe », souligne-t-il.

Major du stage 1959, ce garçon de caractère allait au-devant d'une cruelle déception en acceptant l'offre de M. Zaraya :

« Je me suis trompé, admet-il, et cela m'a prouvé qu'il n'y a guère que trois ou quatre grands clubs français au sein desquels on doit pouvoir faire du bon travail. Aussi suis-je résolu à ne pas insister davantage... »

Armand se plaît beaucoup à Marseille, où son beau-frère est constructeur d'immeubles. Considérant qu'il n'a pas à renouveler des expériences comme celle de l'O.M., dans son intérêt comme pour celui de son fils, qui fait ses études, il a accepté un poste de directeur de travaux et dessinateur — son premier métier — dans l'entreprise de son beau-frère.

« Croyez-moi, dit-il, c'est passionnant, et cela rapporte bien plus que le football. »

SCOTTI LE RUSÉ

Le nom de Roger Scotti s'est longtemps confondu avec celui de l'O.M., dont il fut pendant seize ans (de 1942 à 1958) un stratège et un animateur admiré de tous.

Technicien hors de pair, Roger tirait aussi sa force de son sang-froid et de son intelligence qui lui conféraient beaucoup de malice. Comme son camarade Robin, comme le bon « Féli » Pironti, il a gagné coupe et championnat et il a été trois fois international. ce quí faisait dire à ses partisans de l'époque : « S'il n'avait pas tant aimé Marseille, sa prison dorée, il n'aurait pas quitté l'équipe de France de dix ans... »

Il faut dire que Roger a toujours eu la vie facile et que tout lui a réussi. Ainsi, ne fut-il battu que d'un demi-point en 1960 pour le titre de major de l'I.N.S.

Depuis, il n'a jamais voulu entraîner personne : « Tous ceux qui m'ont contacté ne m'offraient pas des garanties sufissantes pour abattre de la bonne besogne », explique-t-il.

Commerçant avisé — il tient un magasin d'articles de sports et un autre de fleurs — il n'a pas besoin du football pour vivre et il n'acceptera de devenir entraîneur qu'à la condition de pouvoir imposer ses saines doctrines.

Et l'O.M. ? Lui qui a tout vu et tout retenu pourrait en dire long, mais il garde ses opinions pour lui, de peur d'avoir à en froisser beaucoup.

Malin et avisé, il n'a en tout cas jamais accepté de s'embarquer sur cette galère, estimant avec juste raison qu'en l'état actuel des choses, rien ni personne ne pourrait l'empêcher de faire eau de toutes parts. Et Roger n'est justement pas de ceux qui aiment « se mouiller ».

Accepterait-il un jour de prendre en main le club qui lui a toujours été attaché ?

« Oui, a-t-il rétorqué, et même tout de suite. Mais à des conditions très spéciales... »

Des conditions qui, hélas pour l'O.M. et pour les dizaines de milliers de Marseillais que l'on prive de leur distraction favorite, ou plutôt à quelques-uns, pour ne pas dire à un seul.

Voilà résumée, croyons-nous, l'une des principales plaies du football marseillais où le ridicule ne tue plus depuis belle lurette. Aller chercher des entraîneurs à l'étranger quand on n'a pas moins de quatre « majors » sous la main, ça ne tient même plus de l'incompétence, ça relève du loufoque.

« Pôvre » O.M., décidément !...

JOSEPH BONNEL
(VALENCIENNES)
le « moteur »
de l'équipe de France

PHOTO ANDRE LECOQ

AU MICROSCOPE DE

Football MAGAZINE

CLUB FRANCE

LE TEMPS DES COPAINS

UN REPORTAGE DE JEAN CORNU, GERARD EDELSTEIN, JACQUES ETIENNE, MARCEL GILLOT, JACQUES THIBERT

Le « club France » a treize ans déjà : l'âge auquel, autrefois, on accordait aux rois leur majorité. Il a vu le jour en 1949. C'était à l'occasion de l'éliminatoire à la coupe du monde 1950, qui opposait la France à la Yougoslavie. Deux douzaines de joueurs avaient été réunis au bungalow de la Shell, à Rueil. Il en sortit une équipe comprenant notamment Roger Carré — celui du L.O.S.C. —, Pierre Ranzoni, qui ne firent que passer.

Le siège était trouvé. Il ne devait pas changer. Rueil se trouve à 10 km de Paris. Les installations de la Shell sont vastes et commodes tant pour l'habitat que pour les plaines de jeux et les jeux tout court. Le « club house » est spacieux : si les chambres — à deux lits superposés, généralement — ressemblent à des cabines de matelots, le bungalow comprend un bar, une vaste salle à manger, des salles de conférence ou de jeux où l'on regarde la télévision, écoute la radio, fait du cinéma ou donne un concert. Dans une vaste plaine en bordure de la Seine se trouvent deux terrains de football, de nombreux courts de tennis, des aires de basket, de boules, etc. A deux pas, se dressent les bois de Saint-Cucufa, pour le cross et l'oxygénation.

En 1949, il ne soufflait pas encore à Rueil l'esprit de club. Trois ans après, en 1952, il ne s'y était pas installé : c'est ainsi qu'un soir d'octobre de cette année-là, Jean Baratte qui avait un coq tricolore à la place du cœur, y apprit sans ménagement qu'il ne faisait plus partie de l'équipe de France. Je le revois encore gardant un blouson de survêtement, à demi enfilé, au-dessus de sa tête pour qu'on ne voie pas ses larmes, descendre ainsi les marches d'escalier et se perdre dans l'ombre des allées pour pleurer à son aise, sans gêne, sans témoin.

Cet « esprit de club » s'installa lentement C'est Paul Nicolas qui fit le plus pour cela. Et si, en 1958, la France fit en Suède une campagne exceptionnelle, c'est en partie à la valeur collective de l'équipe et individuelle des joueurs dont elle disposait qu'elle le dut ;

mais c'est aussi, en partie, à l'esprit merveilleux qui régnait alors dans le « club France ».

Après 1958, et surtout après la disparition de Paul Nicolas, le 3 mars 1959, cet esprit se détériora.

Il semble, aujourd'hui, que cet esprit soit totalement retrouvé.

Le « club France » est organisé. Chacun y a pris son rôle à cœur.

Georges Verriest, qui préside à ses destinées dans le double rôle de directeur de l'équipe de France et de sélectionneur ; il a su vaincre une certaine méfiance et est maintenant très aimé de ses joueurs.

Marcel Langiller qui est officiellement le « délégué de la Ligue auprès du sélectionneur » mais qui est, en fait, un excellent animateur ;

Henri Guérin, entraîneur des équipes de France ; c'est le technicien, mais le technicien qui dégage une grande chaleur humaine ;

Georges Boulogne, instructeur national, n'apparaît qu'en filigrane ; il est le théoricien du football français ; les joueurs ne le voient

LES « TETES » DU CLUB FRANCE. DE GAUCHE A DROITE : GEORGES BOULOGNE (INSTRUCTEUR NATIONAL), MARCEL LANGILLER (REPRESENTANT DE LA LIGUE AUPRES DU SELECTIONNEUR), GEORGES VERRIEST (SELECTIONNEUR) ET HENRI GUERIN (ENTRAINEUR NATIONAL).

presque pas ; mais parce qu'il voyage beaucoup, lit beaucoup, s'occupe spécialement des juniors et des espoirs, il est consulté avant la désignation d'une équipe de France ;

André Lerond, enfin, est le capitaine ; pour lui, ce mot n'est pas un titre, mais une fonction dont il s'acquitte merveilleusement, tant dans les stages qu'avant, pendant et après les matches ; avant le dernier et si important France-Angleterre, il choisit les crampons de chacun de ses joueurs, donnant un conseil à l'un, adressant un encouragement à l'autre.

Avec ces cinq personnages principaux, il y a bien entendu nos joueurs internationaux, qu'ils soient titulaires ou remplaçants, équipiers A ou B et, pour les aider, pour veiller sur eux : un médecin, le docteur Copin, un soigneur, Louis Hainaut, et tous les responsables du club house de la Shell.

Si le « club France » utilise les installations de Rueil, son siège se situe tout de même 22, rue de Londres, à Paris. C'est en effet à la F.F.F. que se tiennent les réunions de travail de ceux qui l'animent. — J. C.

GEORGES VERRIEST : AMI PLUS QUE PATRON

A 53 ans, Georges Verriest est resté le même homme qu'il était quand il jouait demi centre au Racing Club de Roubaix. Solide, courageux, lucide, passionné par les tâches qu'on lui confie, d'une franchise qui lui vaut parfois quelques inimitiés. Car, si l'on peut reprocher à notre sélectionneur quelques tâtonnements et quelques erreurs, on doit lui reconnaître la plus grande valeur humaine et de larges circonstances atténuantes dans les faits. Pour le match de Sofia, par exemple, Georges Verriest vit les seize meilleurs attaquants français blessés, malades, ou en méforme totale. Quant au reste, Georges Verriest le dit tout net avec sa franchise et son réalisme d'homme du Nord :

« On ne fait pas un sélectionneur en un an. Il faut arriver à connaître tous les joueurs de 16 à 35 ans. Il faut suivre leur carrière, découvrir leurs qualités, leurs défauts,

MARCEL LANGILLER : "AFFAIRE DE CONFIANCE"

Qui n'a vu, autour d'innombrables stades, la populaire silhouette de Marcel Langiller, dit « La Caille » ? D'humeur toujours égale, d'apparence impassible, mais en réalité sans cesse prêt à s'enthousiasmer, le président du C.A. Paris est devenu un important personnage du « club France ».

Au début, cela fit un peu sourire, mais maintenant personne ne songe à discuter sa compétence.

Situons d'abord ce personnage : Langiller est né le 2 juin 1908 à Paris. C'est un vrai Parisien qui est loin, selon l'expression consacrée, de « faire son âge ». Tout juste un léger embonpoint (1 m 70, 75 kg). Marcel est marié et père d'une fille de 20 ans.

Voyons maintenant sa carrière.

« La Caille » fit ses débuts comme pupille... au C.A. Paris (quelle fidélité depuis !). Puis, de 1928 à 1933, il joua à l'Excelsior de Rou-

GEORGES BOULOGNE : IL PRÉPARE LE "CLUB FRANCE" DE DEMAIN

C'EST un pédagogue qui a troqué la blouse de l'instituteur pour le survêtement : après une bonne carrière amateur qui lui permit d'être sélectionné dans l'équipe du Comité d'Anjou (il joua de 1936 à 1948 au A.C. Amboise), Georges Boulogne décida de se consacrer à l'enseignement du football. En 1948, il devint entraîneur-joueur de Saint-Dizier (équipe de C.F.A.) puis quitta la France pour la Belgique où il entraîna successivement Gand (1950 à 1953) et Verviers (1953-1954).

Georges Boulogne, qui est né au mois de juillet 1917 à Haillicourt (Pas-de-Calais), est de ce genre d'hommes qui n'ont jamais besoin des autres pour prendre une décision : il admet toutefois que Gabriel Hanot, sous la direction de qui il participa en 1948 à un stage national d'instructeurs de la Fédération, fut

ANDRÉ LEROND : "HUMAINEMENT JE ME SUIS BEAUCOUP ENRICHI"

André Lerond gardera un souvenir inoubliable de son capitanat en équipe de France. C'est probablement ce qui aura compté le plus dans sa vie de footballeur.

Car faire partie du club France, mieux : en être un peu l'âme, c'est une aventure merveilleuse, attachante, pour peu qu'on n'en refuse pas les responsabilités.

« Etre capitaine — précise Lerond — ça ne consiste pas seulement à gagner ou perdre le « toss » avant un match ; c'est avant tout souder la petite collectivité que nous formons. Quand il y a un stage, il s'agit d'accueillir les nouveaux, les mettre à l'aise, leur faire sentir qu'ils font désormais partie de la famille. J'y ai particulièrement veillé quand Fleury Di Nallo est venu avec nous pour France-Hongrie, d'autant plus qu'il est jeune et assez timide. De même, quand un camarade

UNE JOURNÉE A RUEIL

Les joueurs réunis à Rueil se lèvent généralement assez tard et déjeunent vers les neuf heures dans la grande salle commune, autour d'une immense table de vieux chêne.

Les séances d'entraînement ont lieu ensuite et les joueurs s'y rendent après une toilette sommaire.

leurs inquiétudes. Il faut voir tous les matches. En résumé, il faut du temps et de la patience. »

Fidèle pendant 27 ans au Racing Club de Roubaix, 14 fois international et capitaine de l'équipe de France, Georges Verriest est l'un des rares joueurs de sa génération à n'être jamais passé professionnel. Il fut aussi, pendant sa carrière de joueur, et dès l'âge de 23 ans, le président de la section amateurs de son club qui groupait 25 équipes. Il connait donc bien, pour les avoir côtoyés lui-même, tous les problèmes qui se posent aux dirigeants. Et il a souvent déclaré :

« Le rôle de dirigeant n'est pas à la portée de tout le monde. L'autorité réelle vient à la naissance et elle ne s'acquiert pas. Mais il existe bien des écoles de football, pourquoi ne pas créer des écoles de dirigeants ? »

Ancien joueur, ancien dirigeant de club, Georges Verriest a accepté d'emblée son entrée au comité de sélection en 1959 après la mort tragique de Paul Nicolas. Car rien du football ne l'a jamais laissé insensible et parce qu'il estimait qu'il pouvait être utile à la tête de l'équipe de France. Maintenant, cette équipe de France, ce « club France », occupe toutes ses pensées et beaucoup de son temps.

« J'ai un énorme avantage. Je ne dépends que de moi-même. Je suis en effet négociant en bestiaux et je sillonne la France pour acheter des animaux sur pied. Il m'arrive souvent d'établir un programme de travail et mes déplacements en tenant compte du football. Il m'arrive aussi, par sa faute, de manquer une bonne affaire. Mais je suis mon seul patron. C'est à moi de choisir. » Comment Georges Verriest envisage-t-il son rôle ? Le plus près possible des joueurs : « Il faut bien les connaître et vivre avec eux. Essayer de devenir leur ami sans se prendre pour le Pape. Je dois dire d'ailleurs que l'ambiance a toujours été bonne en équipe de France. Peut-être parce que nous nous attachons à choisir des garçons autant pour leurs qualités morales, que leurs qualités techniques.

Cette saison, les résultats ont cimenté cette amitié, ce véritable esprit de club. Je pense que l'ambiance de Suède est retrouvée, retrouvée pour longtemps, Quand nous aurons rencontré le Brésil, une étape sera franchie. Il s'agira ensuite de préparer la coupe du monde 66 et de faire confiance à des jeunes. Maintenant, je les connais. »

C'est ainsi que Georges Verriest, sélectionneur national, attache beaucoup d'importance à l'avenir et qu'il s'est rendu plusieurs fois à Rueil au cours du dernier stage de nos juniors, pour faire connaissance plus amplement avec les internationaux de demain.

---

baix-Tourcoing. Il passa ensuite un an au Red Star (1934-35), trois à Saint-Etienne (1935-36-37-38) pour revenir... au C.A.P. en 1939. Il fut pour la première fois international A en 1927 contre l'Espagne (1-4) à Colombes (il n'était que remplaçant mais dut rentrer sur le terrain après 10 minutes de jeu). Sa dernière sélection remonte à 1938, contre l'Italie, ce fameux match (0-0) où le gardien de but Di Lorto fut éblouissant. Entre cette première et cette dernière sélection, il y en eut... 28 autres.

Marcel Langiller — qui est devenu aujourd'hui chef d'entreprise : façonnier en pochettes et enveloppes — était donc fort qualifié pour s'occuper de nos internationaux.

Comment est-il entré dans le club France ? Eh bien, il a été désigné en avril 1962 par la Ligue Nationale comme délégué de cet organisme auprès du sélectionneur. La Ligue, en effet, estima qu'elle devait apporter son concours à Georges Verriest, dans l'exercice des fonctions de ce dernier. En fait, Langiller est pratiquement sélectionneur adjoint en ce qui concerne les formations nationales « A », « B » et « Espoirs », la Ligue ne s'intéressant pas à la sélection amateurs (« Mais je m'y intéresse tout de même », a dit Marcel Langiller).

Les relations avec les joueurs sont en tous points excellentes, car il est très estimé par les joueurs qui — avec lui — sont en pleine confiance.

Mais cela est réciproque. « La Caille » nous l'a affirmé : « On peut être satisfait du concours des joueurs et du sérieux de notre représentation nationale. C'est en fait un grand club impeccable dans sa forme et dans son esprit. »

Dans l'avenir, le club France devrait être encore amélioré. C'est Georges Verriest qui oriente son programme devant le Bureau Fédéral, et ce programme est élaboré en commun avec la Ligue Nationale. Il est basé — nous dit Langiller — sur des stages les plus longs possibles avant des matches officiels, mais qui peuvent devenir plus brefs dans les cas de rencontres en semaine.

Le principe est de constituer pour les joueurs des camps d'entraînement modernes, loin des bruits et des tentations des grandes villes. Cela est déjà réalisé. Le plus grand travail, pour les responsables, c'est de voir et juger les joueurs de 39 équipes.

On peut « sortir » un jour, ajoute Langiller, un joueur d'Aix-en-Provence. Pourquoi pas ? Et il conclut : « J'estime que désormais les joueurs sont à l'aise. Une excellente ambiance a été créée. Nous vivons avec eux. La confiance est là ! »

---

pour beaucoup dans cette nouvelle orientation donnée à sa vie professionnelle.

En 1958, un poste d'Instructeur National étant à pourvoir, Boulogne déposa sa candidature en même temps que Guérin et Jasseron. Il obtint sa nomination et fut amené ainsi à travailler tout naturellement avec le « Comité de Sélection ». Mais l'essentiel de sa tâche est cependant consacré à l'enseignement dans son ensemble : l'uniformisation de cet enseignement, la formation des moniteurs et des entraîneurs, l'orientation technique (Georges Boulogne fut le grand propagateur du 4-2-4 qu'il expérimenta tout d'abord avec les Juniors et les Militaires), les relations avec le haut-commissariat dans le secteur technique, la documentation, les fichiers sur les joueurs, le concours du Jeune Footballeur, autant de travaux bien précis qui l'obligent à passer sans transition de la solitude d'un bureau de la rue de Londres au mouvement et à la diversité des terrains de jeu.

Georges Boulogne, qui dirige les stages de l'équipe de France B, a donné à cette dernière la définition qui lui manqua pendant longtemps : Stako, Douis, Cossou, Piumi, Bonnel, Di Nallo entre quelques autres, sont là pour en témoigner, qui furent supervisés dans l'équipe des « réserves de France » avant d'être conviés à opérer dans l'équipe nationale dirigée par Henri Guérin.

De par sa fonction, Boulogne est le mieux placé pour formuler un jugement sur les réelles possibilités de renouvellement du football français :

« Je pense que nous possédons actuellement le meilleur ensemble de joueurs juniors depuis cinq ans, dit-il. La poussée démographique (un tiers de naissances en plus en 1946) va se traduire par un apport important de joueurs de valeur. En outre, je crois que le 4-2-4, système d'une grande souplesse, est propre à plaire à ces jeunes joueurs qui seront déchargés des responsabilités du marquage direct et qui s'en porteront certainement beaucoup mieux.

Parmi les valeurs de demain du football français, je crois qu'il faut citer tout particulièrement Di Nallo, Guinot, Lesch, Watteau, Herbet, Prigent, Loubet, Carnus, Aubour, Bosquier, Garnier, Desgeorges. Quelques-uns d'entre eux ont déjà connu le « club France ». Les autres peuvent en faire partie dans les années à venir... »

---

comme Wisnieski revient après plusieurs absences, il faut lui faire comprendre, par quelques paroles d'amitié, qu'on est heureux de le retrouver. Avoir un mot pour chacun, cela ne coûte pas et cela resserre les liens qui nous unissent déjà. »

Le jour du match, le capitaine Lerond s'emploiera à décontracter les gars, à blaguer avec eux, même si lui a l'estomac noué : cela fait partie de son rôle. Sur le terrain, il stimulera, conseillera... consolera... Bref, c'est lui le maître à bord.

Mais André est heureux de vivre une semblable expérience tant elle lui paraît féconde sur le plan humain. « Vous savez — précise-t-il — à vivre avec les autres, on apprend à mieux les connaître, à les estimer davantage, à comprendre leurs problèmes. On ne pense plus seulement à soi, à sa petite vie. Et puis, quand on ne se dérobe pas, quand on assume ses responsabilités, on réfléchit davantage. C'est peut-être aussi parce que je vieillis, mais j'ai acquis l'habitude de mûrir les problèmes ; de ce point de vue, mon passage dans le football et plus spécialement ma tâche de capitaine m'auront été particulièrement profitables. Au seuil d'aborder une vie nouvelle, je suis devenu un autre homme qui s'est humainement beaucoup enrichi. »

Car Lerond, à 32 ans, a déjà (un peu) détourné son regard du ballon rond. Un deuil familial l'a obligé à travailler dans l'entreprise de son beau-père à Lyon ; là, il est devenu comptable à mi-temps ; il sait qu'un jour il lui faudra quitter ce football dans lequel il aurait aimé rester à la fin de sa carrière.

Quant à l'équipe de France, qui l'accueillit en 1957, qui le choisit comme capitaine à Sofia, il lui faudra, là aussi, passer la main.

« J'ai mis M. Verriest tout à fait à l'aise — assure André Lerond — je lui ai demandé de faire abstraction des sentiments d'amitié qu'il pouvait nourrir à mon égard pour ne penser qu'à l'avenir de l'équipe de France.

Je trouverai tout à fait normal qu'il fasse jouer dès maintenant des gars appelés à disputer la prochaine coupe du monde. Personnellement, avant la Suède, je n'avais que quatre sélections, c'était un peu juste.

Bien sûr, si on fait encore appel à moi, je répondrai présent, mais je n'aurai aucune amertume si on décide de me remplacer.

Puisque ce sera pour le bien de l'équipe. »

Il faudra alors un autre capitaine au onze tricolore ; puisse-t-il être un nouvel André Lerond pour que le club France demeure une réalité bien vivante.

Vers les onze heures, quand l'entraînement est terminé, certains sélectionnés s'en vont effectuer un petit match de tennis-ballon, d'autres regagnent leur chambre pour une douche réparatrice, ou la salle de soins où les attend Louis Hainaut. Un peu avant midi, la majorité des joueurs se retrouvent derrière le bar où des consommations (non alcoolisées, bien entendu) leur sont servies à des prix « défiant toute concurrence ». A douze heures trente, l'équipe de France passe à table en compagnie des éventuels invités.

Si le matin est plus spécialement consacré à l'entraînement physique, l'après-midi voit assez souvent les joueurs répéter quelques combinaisons et mouvements tactiques, mais au préalable ils se livrent à une sieste d'environ deux heures. Dans la soirée et après dîner, la plupart des sélectionnés regardent la télévision.

Vers les vingt-deux heures, tout le monde va se coucher.

AU CŒUR DE RUEIL

C'est à Rueil que bat le cœur du club France : dans le coquet bungalow de la Shell (en haut), dont la salle à manger est spacieuse (à gauche), les chambres confortables (à droite), et la salle de conférences et de télévision accueillante (ci-dessous).

HENRI GUÉRIN : LE TEMPS DES STAGES

Henri Guérin a la particularité d'être Breton, bien que né en Champagne, à Montmirail (où Napoléon remporta l'une de ses dernières victoires) et d'être venu au football par l'athlétisme.

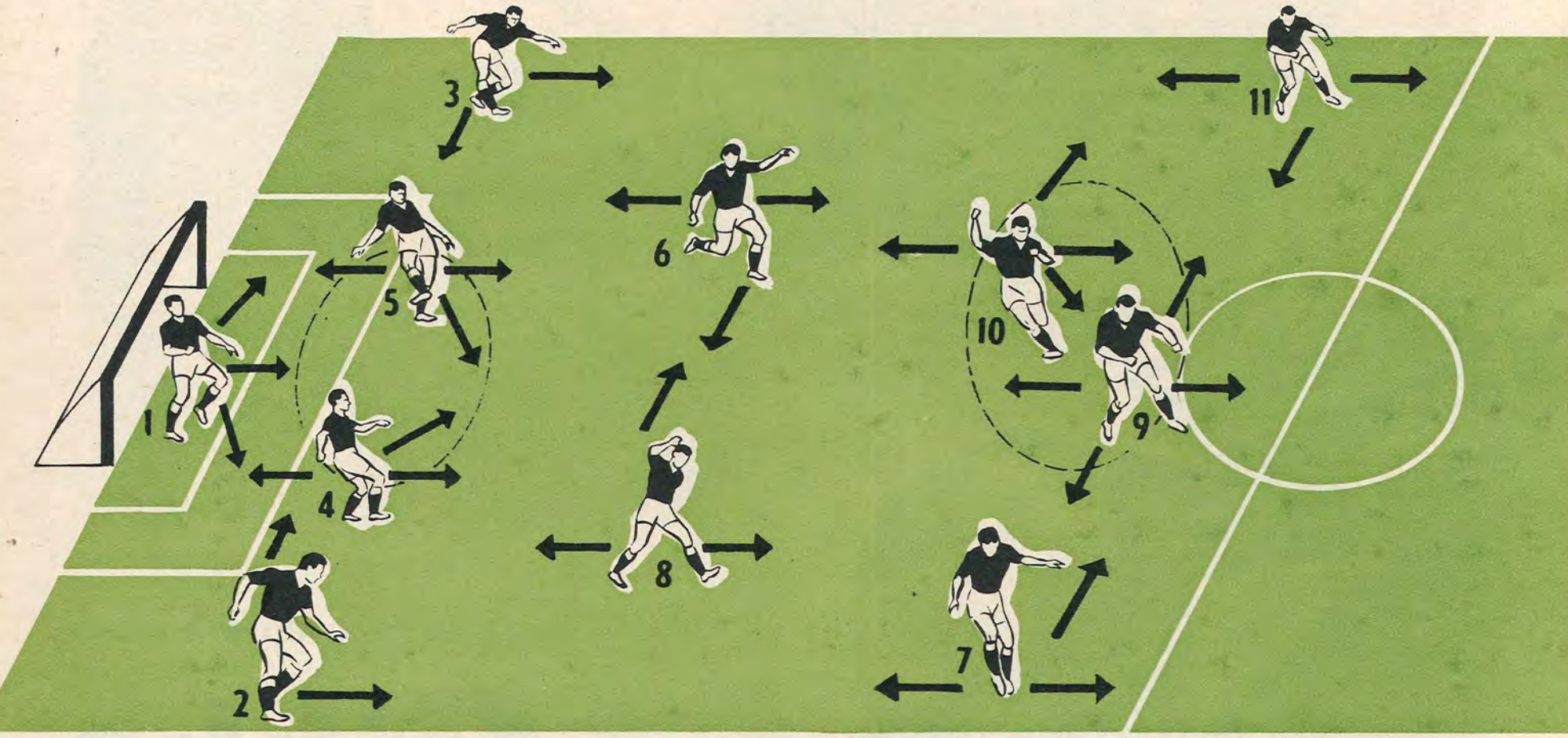
Il fit ses débuts de footballeur à la Tour d'Auvergne, club de Rennes et non de Montferrand comme on pourrait le croire. Il passa pro au Stade de Rennes, joua au Stade Français et à Aix avant de revenir à Rennes comme entraîneur. Ses qualités athlétiques l'avaient prédestiné au poste d'arrière central, un rôle à sa mesure qu'il tint une demi-douzaine de fois en équipe de France ; ses qualités morales l'orientèrent vers la pédagogie : c'est pourquoi il fut attaché à plusieurs C.R.E.P.S. (Centre régionaux d'éducation physique et sportive) et est maintenant chargé de cours à l'I.N.S. (Institut National des Sports) à côté de ses fonctions à la F.F.F. : entraîneur des équipes nationales.

Henri Guérin, qui a maintenant 42 ans, s'occupait déjà depuis plusieurs années des équipes B et d'Espoirs. Il avait même préparé l'équipe de France — en l'absence de Batteux, malade — à l'occasion du match Espagne-France du 2 avril 1961. A la suite d'une campagne de presse réclamant la nomination d'un « homme de métier » à la tête de l'équipe nationale afin de la préparer dans les meilleures conditions physiques, techniques et morales, la F.F.F. lui confia, au début de la présente saison, ses très officielles fonctions d'entraîneur des équipes de France.

« Mon rôle est double, assure Guérin, lorsqu'il essaie de préciser ses fonctions. **Il est technique d'abord : il consiste à préparer directement le match en vue en dirigeant la mise en condition des joueurs et en définissant la tactique à employer. Mais il est surtout moral. Je ne me contente pas d'être auprès d'eux, d'être leur « homme de confiance » durant les stages. Je m'efforce d'être le plus près possible d'eux, de maintenir le contact hors des matches internationaux. Le « club France » ne doit pas durer le temps des stages de Rueil, mais il doit être permanent, et mon désir le plus cher est d'y associer tous les entraîneurs qui nous ont déjà grandement aidés jusqu'ici.**

L'ambiance qui était bonne ces dernières années s'est accrue en ces derniers mois. Il me semble qu'elle tend à rejoindre celle qui existait en Suède. Peut-être à cause des résultats qui s'améliorent. Les résultats sont le meilleur ciment de la camaraderie au sein d'une équipe. Je pense qu'il faut profiter du moment favorable pour ouvrir largement les portes du « club France » aux jeunes. Même s'ils ne jouent pas, il faut les y amener pour qu'ils se trempent dans cette ambiance afin qu'ils soient prêts au moment où l'heure de la relève sonnera. »

Si les résultats meilleurs ont redonné la pleine santé au « club France », l'incontestable chaleur humaine que « dégage » Henri Guérin n'y est pas non plus étrangère.



LE 4-2-4 TRICOLORE

COMME VOUS LE VOYEZ SUR LE TERRAIN

Dans le 4-2-4 recommandé par Guérin, se dégagent deux grands principes :

1° Deux groupes de joueurs doivent rester très unis. Ce sont, d'une part, les deux arrières centraux, d'autre part, les deux avants centre. Les deux joueurs de chacun de ces deux groupes doivent opérer très près l'un de l'autre. De plus, pour éviter les longues courses inutiles, le groupe « arrières centraux » doit se maintenir toujours à distance relativement faible du groupe « avants centre » et vice versa.

2° La couverture doit toujours être axiale. Un exemple pris avec les hommes de milieu de terrain : si le 8 s'engage profondément dans son secteur (la droite du terrain), le 6 viendra sur l'axe du terrain pour appuyer le 8 et éventuellement freiner la contre-attaque déclenchée à la suite d'un arrêt ou d'une interception.

Le gardien étant maître de sa surface, les arrières latéraux évoluent dans la zone proche de la ligne de touche, à droite et à gauche.

Les arrières centraux forment charnière au milieu du terrain et se couvrent (axialement) l'un l'autre.

Les hommes de milieu sont les « pistons » de la machine qui appuient tantôt l'attaque, tantôt la défense.

Les ailiers se tiennent, en principe, le long de la touche pour les débordements ; mais les rabattements pour la participation active au « jeu du centre » ou les tirs ne leur sont pas interdits (France-Angleterre : 4 buts d'ailiers).

Les deux avants centre, en collaboration étroite, mènent l'assaut vers le but et trouvent des appuis sur les hommes de milieu de terrain et les ailiers.

J. R. MONFORT PUB. PARIS C S 14 250

Avec cette crème à raser

Gibbs

peau douce pour les barbes qui piquent !

Avec cette crème à raser Gibbs, votre rasoir fait patte de velours. Pour vous qui avez la barbe dure, la barbe qui pique, Gibbs a mis au point cette crème à raser : quelques coups de blaireau... et le poil le plus dur devient souple comme un cheveu.

Le secret ?... Cette crème à raser Gibbs, spéciale pour les barbes dures, contient un produit qui adoucit votre barbe d'une façon surprenante. Ne serait-ce que par curiosité, allez tout de suite en chercher un tube : demain matin vous vous raserez de près et en douceur !

Avec votre crème à raser Gibbs, choisissez les lames, rasoirs et Après Rasage de Gibbs.

LES JOUEURS DU "CLUB"

Pierre BERNARD (Nîmes). Né le 27-1-32.	13 sélections
Dominique COLONNA (Reims). Né le 4-9-28.	13 sélections
Jean TAILLANDIER (R.C. Paris). Né le 22-1-38.	3 sélections
Georges LAMIA (Nice). Né le 14-3-33.	7 sélections
Georges CARNUS (Stade). Né le 12-8-40.	Remplaçant.
Jean WENDLING (Reims). Né le 29-4-34.	25 sélections
Bruno RODZIK (Reims). Né le 29-5-35.	17 sélections
Guy SENAC (R.C. Paris). Né le 19-3-33.	2 sélections
Bruno BOLLINI (R.C. Paris). Né le 14-9-33.	3 sélections
Maryan WISNIESKI (Lens). Né le 1-2-37.	31 sélections
Raymond KOPA (Reims). Né le 13-10-31.	45 sélections
Yvon DOUIS (Monaco). Né le 16-5-35.	14 sélections
Roger PIANTONI (Reims). Né le 26-12-31.	38 sélections
Jean VINCENT (Reims). Né le 29-11-30.	45 sélections
Lucien COSSOU (Monaco). Né le 29-1-36.	2 sélections
Paul SAUVAGE (Reims). Né le 17-9-39.	5 sélections
Roland GUILLAS (Grenoble). Né le 24-9-36.	9 sélections
André LEROND (Stade). Né le 6-12-30.	29 sélections
René FERRIER (Saint-Etienne). Né le 7-12-36.	20 sélections
Robert HERBIN (Saint-Etienne). Né le 30-3-39.	3 sélections
Richard TYLINSKI (Saint-Etienne). Né le 18-9-37.	3 sélections
Guy VAN SAM (R.C. Paris). Né le 20-12-35.	3 sélections
Georges PEYROCHE (Strasbourg). Né le 27-1-37.	3 sélections
Max FULGENZY (Sedan). Né le 26-6-34.	1 sélection
Maryan SYNAKOVSKI (Sedan). Né le 14-3-36.	9 sélections
François HEUTTE (R.C. Paris). Né le 21-2-38.	9 sélections
Alain CORNU (Stade). Né le 12-12-36.	1 sélection
Théo SKUDLAPSKI (Monaco). Né le 17-11-35.	1 sélection
Jean-Claude PIUMI (Valenciennes). Né le 27-5-40.	1 sélection
Michel HIDALGO (Monaco). Né le 22-3-33.	1 sélection
Yvon GOUJON (Rennes). Né le 21-1-37.	8 sélections
Stéphan BRUEY (Angers). Né le 11-12-32.	2 sélections
Laurent ROBUSCHI (Bordeaux). Né le 5-11-35.	3 sélections
André CHORDA (Bordeaux). Né le 20-2-38.	4 sélections
Joseph BONNEL (Valenciennes). Né le 4-1-39.	5 sélections
Edouard STAKO (Stade). Né le 11-1-34.	2 sélections
Fleury DI NALLO (Lyon). Né le 20-4-43.	1 sélection
Serge MASNAGHETTI (Valenciennes). Né le 15-4-34.	1 sélection

LES PRÉCURSEURS

La première équipe de France fit match nul à Bruxelles (3-3) contre la Belgique. C'était le 1er mai 1904 et l'équipe de France était ainsi formée : **Guichard — Verlet, Canelle — G. Bilot, Davy, Ch. Bilot — Mesnier, Royet, Garnier, Cyprès, Filez.**

LES RECORDMEN DE LA SÉLECTION

1. Roger Marche, 63 sélections.
2. Robert Jonquet, 58 ; 3. Etienne Mattler, 46 ; 4. Raymond Kopa et Jean Vincent, 45 ; 6. Jean-Jacques Marcel, 44 ; 7. Edmond Delfour et Jules Dewaquez, 41 ; 9. Armand Penverne, 39 ; 10. Roger Piantoni, 38 ; 11. Raymond Kaelbel et Paul Nicolas, 35 ; 13. Jean Baratte, 32 ; 14. Maryan Wisnieski, Alfred Aston, Raymond Dubly et Alex Thépot, 31 ; 18. Marcel Langiller et André Lerond, 29, etc.

LE PALMARÈS

DE MAI 1904 A MARS 1963 :
279 matches joués,
98 victoires, 44 matches nuls, 137 défaites,
515 buts marqués, 697 buts encaissés.

Albert Batteux, entraîneur de l'équipe de France durant sept ans, est un remarquable joueur de tennis-ballon.

Les deux Maryan du club France (Sedanais et Lensois) cachent sous leur tempérament froid des dons d'animateurs.

Les visites féminines sont rares à Rueil. Celle-ci a déclenché la plus folle gaieté chez nos tennismen-footballeurs.

De tout temps, la belote et le tarot ont été le passe-temps des footballeurs. Carnus, Chorda, Robuschi et Di Nallo ne manquent pas à la règle, sous l'œil d'Herbin.

Les Méridionaux Pierre Bernard et Rahis ont apporté la pétanque au club France. Ils y sont, bien sûr, très forts.

Le bar du club house est très accueillant et on y joue les jus de fruits au 421 avec le plus grand sérieux.

Fred ROEHRIG
(C.O.R.T.)
Travaille à Eindhoven. Joue au P.S.V.

Gerrit VREKEN
(NANTES)
Est entraîneur de Zwolle, club de Division II.

Rinus SCHAAP
(R.C. PARIS)
Tient un tabac et entraîne Hilversum.

Frans DE MUNCK
(F.C. COLOGNE)
Joue toujours à Vandam, club de Division I.

Cor VAN DER HART
(LILLE O.S.C.)
Assureur. Joue encore à Fortuna Geelen.

UN REPORTAGE DE JEAN CORNU ET ROLAND GOTA

Bram APPEL
(REIMS)
Entraîneur du P.S.V. Eindhoven (Philips).

Kees RIJVERS
(SAINT-ETIENNE)
Tient un magasin de sports. Joue à Breda.

Jan VAN GEEN
(NANTES)
Employé dans une entreprise de construction.

Théo TIMMERM
(NIMES)
Entrepreneu de peinture Dirigeant de l'A.D.O. La

Jop DE KUBBER
(BORDEAUX)
Entraîne les juniors du D.V.S. Rotterdam (Division I).

Arie DEVRODT
(LE HAVRE)
Entraîneur de Heerenven, club de Division II.

Vim VAN LENT
(LENS)
Habite La Haye, où il est représentant (spiritueux).

ANS
r
.
Haye.

Berthus DE HARDER
(BORDEAUX)
Entraîneur du F.C. Mulhouse où joue son fils, Jean.

Edmond DELFOUR
(U. ST-GILLOISE)
Choisi comme entraîneur parce qu'il était en Belgique.

Football MAGAZINE

A RETROUVÉ AVANT HOLLANDE-FRANCE...

CES HOLLANDAIS QUI PARLENT FRANÇAIS

La nature a, paraît-il, dispensé la force au Nord et donné l'esprit au Midi. Pour qu'un football puisse se manifester complètement, il lui faut l'un et l'autre. C'est pourquoi le football latin professionnel est allé, au lendemain de la dernière guerre, chercher la force qui lui faisait défaut vers le Nord. L'Italie a poussé jusqu'en Suède où elle trouva le colosse Nordahl, l'appliqué Liedholm et aussi le finaud Gren. Avec des moyens plus réduits, la France imita l'Italie, elle alla chercher sa « lumière » dans la Scandinavie qui lui fournit Andersson, Johansson, Carlsson, Soerensen... et s'arrêta un moment sur la Hollande qu'elle explora méthodiquement.

Il n'était point encore question — ou si peu — de « Petite Europe » ou de « Marché commun » ; mais des liens d'amitié sincère et profonde se lièrent entre le football français et le football hollandais, amitié qui n'allait pas tarder à se manifester à l'occasion des trop célèbres inondations de 1953 qui endeuillèrent les Pays-Bas et ravagèrent ses provinces côtières. Les footballeurs hollandais nous avaient apporté leurs talents — efficacité avec Appel et Van Geen, notamment, subtilité avec De Harder, entre autres — il était juste que la F.F.F., grande dame en ces occasions, il faut le reconnaître, accomplise un geste en faveur de leurs compatriotes sinistrés. Elle organisa, le 12 mars de la même année, un match « France contre Pros Hollandais ». Elle aurait voulu appeler l'équipe néerlandaise « Hollandais de France », malheureusement il fallut faire appel au gardien De Munck, de Cologne, car il n'y avait pas de gardien hollandais dans nos clubs. Montrant un extraordinaire esprit de corps, les Néerlandais l'emportèrent pas 2 à 1. Le capitaine Appel, de Reims, avait battu le capitaine Marche, de Reims également. La France prit alors conscience de la valeur de la contribution néerlandaise à notre football.

A quelques jours du prochain Hollande-France (ce 17 avril), nous sommes allés voir ces anciens joueurs rentrés au pays, installés dans la vie. Ont-ils changé ? Que sont-ils devenus ? Se souviennent-ils encore de la France, de son football ? Ont-ils conservé des amitiés chez nous ? Leur passage dans nos équipes leur a-t-il été bénéfique ?

CES HOLLANDAIS QUI PARLENT FRANÇAIS...

IL AVAIT OUVERT LA VOIE

Le plus ancien d'entre eux, c'est Bep Backhuys. Il a près de 54 ans, habite La Haye, travaille au Service des Mines (permis de conduire), commente les matches à la télévision le dimanche et écrit dans un « journal-programme » vendu à chaque match joué à La Haye.

Ce ne sont guère que les « plus de 40 ans » qui se rappellent sa silhouette élancée, ses oreilles décollées, son jeu de tête de grande valeur et ses tirs des deux pieds. C'est Metz qui était allé l'arracher à l'équipe de Hollande en 1937 : il comptait parmi les meilleurs avants centre européens du moment. M. Herlory avait déjà le sens des (bonnes) affaires. Il paraissait définitivement installé à Metz quand la guerre éclata : il retourna en Hollande. Là il fut pris et envoyé à Leipzig d'où il s'échappa pour retourner... à Metz. Il fut deux fois sinistré, resta en France un ou deux ans après la Libération et rentra en Hollande où il était demeuré extrêmement populaire.

Quand un avant centre marque un but de la tête en plongeant, le corps parallèle au sol, les journalistes n'oublient jamais de rappeler : « C'est un but à la Backhuys. »

Lui, suit toujours avec intérêt le football français. Il le trouve plus rapide, mieux joué ; mais il lui reproche une absence de « feu sacré ».

Pour qualifier le F.C. Metz, il n'a trouvé qu'un mot : « C'était un club sérieux. Avec M. Herlory et les militaires qui formaient le fond de l'équipe, on ne rigolait pas beaucoup. »

Ça n'a pas tellement changé, les militaires en moins.

60 BUTS POUR... PRESQUE RIEN

Le football professionnel n'enrichit pas toujours son homme. A preuve : Jean Van Geen a passé — avec son ami Gerrit Vreken — cinq saisons à Nantes, club de Division II, il est vrai. Il a marqué plus de 60 buts. Eh bien, il est rentré à La Haye aussi pauvre qu'il en était parti. Il est ouvrier dans une entreprise de construction et il vit chichement avec sa femme, sa fille Léa, 11 ans, et son garçon Gerrit Jan, 4 ans.

L'amour du football est demeuré vivace chez lui. Il joue encore, à 40 ans, dans un petit club de 4e Division, l'A.D.S. La Haye dont le nom est tout un programme : A.D.S. sont les initiales de trois mots signifiant « Tout par le jeu de l'ensemble ».

Qui gagnera Hollande-France ? Pour lui, pas de doute : « La Hollande, car les Français jouent bien, mais ne marquent pas de buts : voyez Feyenoord-Reims ! »

INDENIABLE PROMOTION SOCIALE

En revanche, le passage de Kees Rijvers en France — 8 ans ! — lui a valu une indéniable promotion sociale.

Quand il a quitté Breda, il était employé des P. et T. néerlandaises. Aujourd'hui, il a le plus grand magasin d'articles de sport de la ville, situé dans l'une des principales rues ; il a une maison spacieuse et moderne. Ses quatre filles : Annemicke, 12 ans, Catherine, 10 ans (née à Saint-Etienne), Meryan, 7 ans, et Monique, 6 ans, parlent le français.

Rijvers l'avoue sans détour : « Si je n'avais pas été professionnel en France, jamais je n'aurais eu ce magasin et jamais ne n'aurais pu donner autant de bien-être à ma famille. »

De la France, il en parle toujours. De Saint-Etienne surtout :

« Pourquoi Herbin n'a-t-il pas joué en début de saison ? Il est doué, ce garçon ! C'est donc pour blessure que Frédo (Ferrier) a dû renoncer à France-Angleterre ? J'ai vu ce match à la TV. La France a bien joué : ça m'a fait plaisir. Vous avez vu Wisnieski ? C'est un joueur comme lui qu'il faudrait à Reims ! »

Dans la bibliothèque, il y a un gros Larousse en deux volumes et un dictionnaire de la cuisine française où Mme Rijvers puise ses recettes. Kees roule en DS. La France a marqué la famille Rijvers.

UN INTERIEUR DOUILLET. — Bep Backhuys a été sinistré deux fois ; aussi s'efforce-t-il de rendre le plus douillet possible son nouvel intérieur. Ancien avant centre de grande valeur, actuel commentateur de TV, rien de ce qui touche au football ne lui est étranger.

LES QUATRE VAN DER HART. — Van der Hart, qui joue toujours, à 35 ans, est fier de ses deux fils : Roy, 3 ans et demi, à droite de sa maman, Netty et Corry, 5 ans.

IL N'A PAS REUSSI. — Le football professionnel ne lui a pas apporté la fortune. Jan Van Geen est ouvrier : il n'a pas de voiture, mais un simple vélomoteur.

L'AMITIE DE LA FRANCE

Les Timmermans sont aussi marqués par la France.

La première fois que « Tim » jouait sous le maillot orange, il marqua trois buts : c'était contre la France. Quelques mois plus tard, Nîmes dépêchait un « envoyé spécial » auprès de ce garçon qui ne fut et n'a jamais été depuis un buteur, mais a rendu de grands services au Nîmes Olympique de janvier 1950 à fin 1953. Tant de services même que le club lui avait proposé deux millions et demi d'alors pour se faire naturaliser, mais la succession de son père l'attendait à La Haye.

Timmermans dirige une entreprise de peinture. Il a 35 ouvriers sous ses ordres. Cette position, il ne la doit pas au football pro ; mais de France il a gardé le meilleur souvenir :

« J'ai vu un autre pays, d'autres gens, dit-il. J'ai élargi mon horizon. J'ai apprécié la vie française et les Français à qui je trouve plus de finesse, plus de délicatesse, plus de charme qu'aux Hollandais. Ma fille s'appelle Yolande, en souvenir de Nîmois qui m'ont traité comme leurs fils pendant une maladie contractée lors des premiers mois de mon séjour en France. Tous les deux ans, je passe mes vacances là-bas. L'an dernier, j'étais dans le maset de Firoud, au Grau-du-Roi. Ici, chez moi, nous buvons du vin et même du pastis. Nous retournerions volontiers en France, mais nos affaires nous retiennent ici. »

A son retour au pays, « Tim » a joué à l'A.D.O. La Haye. Il fut alors président de l'Union des joueurs. Aujourd'hui il est dirigeant de son club : il a pris dix kilos !

ELEK SCHWARTZ
Le Français de Hollande

INVITATION AU VOYAGE. — Ce décor de port typiquement hollandais — c'est Rotterdam — plaît énormément à Elek Schwartz. Ce Français, entraîneur des équipes nationales hollandaises, est un grand voyageur.

Elek Schwartz, lui, est le Français de Hollande. Il fait figure de grand voyageur.

Après avoir joué à Hyères, à Cannes, à Strasbourg, au Red Star, il a entraîné Annemasse, Cannes, Draguignan, Monaco, Le Havre, Rot-Weiss Essen et Hamborn. Depuis 7 ans il a la responsabilité des sélections nationales hollandaises. Il a signé un nouveau contrat pour la saison 1963-64 et a une option sur les deux saisons suivantes.

Marié avec une charmante Alsacienne, il a une fille, Martine, 14 ans, qui parle à la perfection l'anglais, l'allemand, le français et désire préparer une école d'interprètes. C'est peut-être à cause de Martine que Schwartz rentrera en France en juillet 64. Sa fille fréquente la 3e du lycée français de La Haye. En septembre, elle montera en seconde ; mais ce sera sa dernière année, car il n'y a ni première ni classe terminale à La Haye.

Ce sera peut-être pour un club français l'occasion de retrouver l'un de nos meilleurs entraîneurs.

Elek Schwartz, sans trahir l'équipe qu'il prépare ni la Fédération qui le paie, met l'équipe de France en garde — pour le 17 avril — contre la condition physique des Hollandais, leur force morale — un Hollandais n'est jamais battu — et leur opportunisme.

Décidément, d'où qu'elle vienne, la mise en garde est toujours la même.

UN HOMME ARRIVÉ. — De retour à Breda, sa ville natale, Kees Rijvers est un homme arrivé. Il possède l'un des plus beaux magasins de la ville et se complaît en famille dans un moderne logis. De gauche à droite : Monique, 6 ans, Meryan, 7 ans, Kees et Madame, Annemicke, 12 ans et Catherine, 10 ans.

TIMMERMANS L'ENTREPRENEUR. — Théo a pris la succession de son père, entrepreneur de peinture, lors de son retour en Hollande. Il dirige 35 ouvriers. Le voilà sur un chantier, puis en famille : son fils Théo, 4 ans et demi, est assis sur les genoux de sa maman, et sa fille, Yolande, 7 ans, sur les siens.

EN PLEINE LUMIERE. — Bram Appel entraîne le P.S.V. Eindhoven, le club Philips dont le stade est magnifiquement éclairé. Mais Bram se plaît en famille, avec sa femme, qui tient le chien Dany sur ses genoux, et avec sa fille Viviane, 13 ans, qui est née à Reims. Bram surveille quotidiennement les devoirs de français de sa fille.

IL DOIT TOUT A REIMS

Bram Appel a pris un véritable bain de jouvence en retrouvant le Stade de Reims à Rotterdam à l'occasion du match contre Feyenoord.

A 41 ans, Bram n'a pourtant guère changé. Quittant Reims en 54, il partit pour Lausanne puis rentra en Hollande. Il joua à Fortuna Geelen et alla entraîner pendant deux ans le club de Volendam, haut lieu du tourisme néerlandais. Depuis cette saison, il a pris en main le P.S.V. Eindhoven, le club de chez Philips.

« Ma vocation est née à Reims ; c'est là que j'ai tout appris, assure-t-il. Reims fut pour moi une véritable école. J'y ai appris la technique, l'organisation, la manière de préparer une équipe. J'ai fait connaissance avec l'étranger. J'ai élargi mon horizon. Sans Reims je ne serais rien. »

La fille de Bram Appel est née à Reims en novembre 1949. Elle s'appelle Viviane, un nom qui lui rappellera toujours le pays où elle a vu le jour.

Bram aimerait aller un an au moins en Italie pour compléter son bagage ; mais sa femme paraît fatiguée des voyages.

Comme Appel, bien des « anciens de France » sont devenus entraîneurs : Vreken à Zwolle, Schaap à Hilversum, De Kubber au D.V.S. Amsterdam (il vient de se faire opérer d'un genou) et Devroed à Heerenven.

IL JOUE ENCORE

Cor Van der Hart joue encore à 35 ans. C'est l'arrière central de Fortuna Geelen. Il tient aussi un portefeuille d'assurance et suit des cours d'entraîneur.

Marié, il a deux fils : Corry, 5 ans, et Roy, 3 ans et demi.

« Je suis toujours en condition et je ne songe pas du tout à m'arrêter, affirme-t-il. Si je pense encore à la France et à Lille ? Mais bien sûr ; c'était merveilleux. Que le L.O.S.C. soit en Division II, ça me fait mal au ventre (sic). Un club qui a un tel passé, c'est incroyable !

Pour Hollande-France : attention à l'opportunisme des Hollandais. »

Van Geen et Van der Hart nous auront prévenus.

Berthus De Harder est revenu en France. Il a entraîné Jarny, il entraîne maintenant le F.C. Mulhouse. Il est remarié, il a un fils et une fille, et son fils, Jean, 20 ans, joue au F.C.M. Il est probable que la famille De Harder ne quittera plus la France. Comme la famille Carlier (Monaco), qui rêve d'installer un commerce sur la Côte d'Azur. Van Rhyn est le plus jeune : il n'a que 32 ans et encore quelques années pour décider de son avenir.

A. S. BREST :

UN REPORTAGE DE MICHEL LEBRET ET ANDRÉ LECOQ

LES JOUEURS AUTOUR DU FANION GEANT QUI EST ELEVE AU SOMMET DE L'HOTEL VAUBAN POUR ANNONCER AUX CITADINS CHAQUE VICTOIRE DE L'A.S. BREST

PAVILLON HAUT !

BREST 1963

Petite bourgade d'à peine 3.000 âmes, Brest compte aujourd'hui près de 150.000 habitants et en attend 200.000 dans les quinze années à venir. Parmi les actuels Brestois, 42.000 sont en âge scolaire et le taux d'accroissement de la cité est l'un des plus forts de France : 2,85 (taux général : 2).

Pour faire face à ce gigantesque problème, le maire (ex-député du Finistère) M. Georges Lombard a décidé une totale modification des structures habituelles, quelquefois même contre l'opinion de ses administrés. C'est ainsi que le très moderne et spacieux hôtel de ville (inauguré en décembre 1962), sujet de scepticisme lors de son élaboration, est devenu à juste titre l'orgueil de la population. Ce magnifique édifice a considérablement étonné de nombreux ingénieurs étrangers venus le consulter.

Explosion de joie (ci-dessus) dans le vestiaire après la victoire sur le Racing ; de g. à dr. : Drogou, Marzin, Coat, Kerdraon, Thétot, Rozan, Cerveau, Brochand, Le Borgne, Le Pape. Panorama (ci-dessous) du haut de l'hôtel de ville sur la rue de Siam. Au premier plan : la place de la Liberté, au fond l'Arsenal.

BREST... une minuscule verrue sur le nez de la France mais un quartier de Paris au cœur de la Bretagne ; et sur une dalle rocheuse qui penche vers le littoral, un monde clos et presque muet qui tourne le dos à la mer, car à ce carrefour d'océans le vent est perpétuellement terrible.

Oui, Brest c'est tout cela et même davantage, mais c'est surtout une cité à qui une position géographique particulière donne un caractère d'insularité et qui (fait très rare dans l'Ouest) possède une activité locale intense.

Dans cette région traditionaliste où la « petite reine » reste le grand roi, les Brestois conservent et cultivent l'amour du football. Non ! il ne s'agit pas là de trop faciles ou vaines paroles, puisque est permise l'existence de deux grands clubs amateurs qui dispensent leur talent au sein du C.F.A. Tour à tour, chacun d'eux poursuit une carrière spectaculaire en Coupe, mais cette saison, l'AS Brestoise, déjà plus brillante en championnat, est allée beaucoup plus loin que son rival puisque en éliminant les pros du RC Paris, elle a conquis sa place pour les quarts de finale de la coupe de France, tout en remportant le challenge France-Football 1963.

Son siège social est très connu puisqu'il est situé dans une artère principale, la rue Jean-Jaurès, qui prolonge la rue de Siam, vers la haute ville, mais c'est à proximité de la pharmacie de M. Guiard, dans une petite salle tranquille, à quelques pas du pont de Recouvrance, que nous avons retrouvé les principaux responsables bretons. Le président en titre, M. Armand Marc n'a pu assister à la magnifique qualification de son club devant le Racing, sa profession d'entrepreneur de travaux publics l'a contraint à un long voyage d'études et de documentation dans les Amériques.

Les quatres hommes qui se sont réunis sont jeunes, et les souvenirs qu'ils expriment proviennent plus du cœur que d'un passé très lointain. On a beaucoup écrit sur l'AS Brestoise, et son succès présent a fait jaillir sa gloire du passé.

1936 : DES AMATEURS MARRONS

M. René Rolland (secrétaire) est celui dont la mémoire semble la plus fidèle et sans peine apparente, il résume :

« L'AS Brestoise est née le 1er novembre 1905, par la reconversion de l'AS Lambezelec (une ancienne commune englobée puis devenue un quartier de Brest). Comme tous les clubs naissants, celui-ci a longtemps cherché sa voie. Durant des années l'équipe a joué sur des terrains divers, puis sur le stade de Prat-ar-Raty, qui se trouvait assez près de l'actuel, mais qui a aujourd'hui disparu, recouvert entièrement par des lotissements.

Déjà autour des années 30, l'AS Brest chercha à s'aguerrir et à se faire connaître auprès de l'étranger, et plusieurs équipes réputées, surtout hongroises et autrichiennes, furent reçues ici, Budapest par exemple.

Une poignée de mordus, avec l'aide d'une société immobilière, a permis l'édification d'un stade qui à l'époque était à la hauteur de sa tâche, le stade Menez-Paul qui fut inauguré en 1935. A cette époque l'équipe locale constituait déjà un très bon cru — qui fut révélé par un succès en Coupe sur Roubaix avec Georges Verriest. C'était en... 1935. Puis cette mémorable qualification pour les quarts de finale en 1936. — Un détail amusant : entre les huitièmes et les quarts de finale, les amateurs qui constituaient l'équipe furent reconnus comme marrons et qualifiés d'office comme professionnels. Ils furent d'ailleurs reclassés amateurs peu après, mais on peut dire que Brest a déjà connu le professionalisme. »

LE VETUSTE MENEZ-PAUL

En ce qui concerne les installations sportives, M. Rolland fera très précisément le point :

« Notre habituel terrain de jeu est toujours le stade Menez-Paul. Combien contient-il ? C'est assez difficile à préciser, mais je crois que l'on peut dire environ 13.000. Sa capacité a d'ailleurs été augmentée par l'allongement des gradins, et il a été rendu un peu plus confortable par l'installation d'un toit, mais l'ensemble reste très vétuste. Il faut dire que, comble de malheur, les tribunes ont été ébranlées et fissurées par les bombardements de 1940, et on s'est contenté de les rafistoler. Nos voisins du Stade Brestois ont eu plus de chance... Toutes leurs installations ont été détruites et on a dû en construire des nouvelles.

La modernisation de nos installations reste un grave problème pour l'avenir. »

Puisque l'on a évoqué le nom du Stade Brestois, M. Herry (adjoint) résume où en sont les relations entre les deux clubs rivaux.

« Le Stade Brestois connaît actuellement de sérieuses difficultés pour se maintenir en C.F.A., il n'a plus grande chance d'éviter la relégation, il a également des soucis d'ordre financier.

— Comment le public se partage-t-il entre les deux clubs ?

— **Je crois que le public du S.B. forme un noyau surtout très spécialisé, très orienté. Mais nous sommes le club**

GARDER SES ENFANTS...

Pour lutter contre l'exode permanent des Bretons surtout, vers la capitale, il s'est constitué un groupe d'indépendants brestois qui, en dehors de toutes divergences politiques, s'est donné pour unique mission d'atacher les jeunes sur leur sol natal et sous le toit familial.

C'est ainsi que sont actuellement en cours de création, 26 industries nouvelles, dont la très importante Compagnie Sidérurgique de France.

Pour inciter les industriels à s'établir dans la région, des exonérations leurs seront attribuées pendant cinq ans.

Pour encourager le développement des entreprises déjà existantes, des avantages leur seront accordés à condition d'augmenter le chiffre du personnel d'au moins 20 % tous les cinq ans.

C'est ainsi que le chômage n'existe pratiquement plus.

...MAIS AUSSI LES SEDUIRE

Le domaine universitaire a, lui aussi, réalisé un spectaculaire bond en avant : avec la récente création d'un collège scientifique universitaire, d'un collège littéraire universitaire, d'une école nationale d'ingénieurs et d'une école supérieure du commerce.

D'autre part sont prévues à brève échéance : une école de médecine, un second lycée technique et un nouveau lycée.

En ce qui concerne l'urbanisme, est prévu sur le plateau de Bouguen, au-dessus de la Penfeld, un quartier des facultés, un stade de neuf hectares et... 7.000 logements. Notons encore de nombreuses améliorations portuaires, l'agrandissement de l'aérodrôme de Guipavas où pourront atterrir les « Jets », l'existence d'une des plus belles bibliothèques de France, d'une école de musique avec un auditorium de 700 places, d'une école régionale des Beaux-Arts et la mise en chantier d'un... parc zoologique.

Sur le plan sportif, l'édification d'un ensemble gymnase, stade d'athlétisme, piscine couverte et l'amélioration des installations existantes et aussi la publicité intensive en faveur des loisirs marins.

OUI! SURPRENANT!
DES
MUSCLES
PUISSANTS
UN MORAL TOUT NEUF
3 FOIS PLUS VITE
et sans effort. Voilà le résultat extraordinaire que vous allez constater en vous exerçant gaiement
5 MINUTES PAR JOUR
avec l'appareil Electromatic **VIPODY**
RAPIDEMENT vous rétablirez l'équilibre de tout votre organisme. **TRIPLEZ** votre **FORCE.** En les durcissant, GALBEZ tous vos **MUSCLES** (biceps, pectoraux, abdominaux, dorsaux et des jambes). Une heureuse transformation physique et mentale se fera en vous. **EN 1 MOIS VOUS DEVIENDREZ UN AUTRE HOMME.** Avec un corps bien musclé, plein d'assurance et d'optimisme, vous serez ravi de votre **NOUVELLE PERSONNALITÉ,** vous vous sentirez supérieur à tous vos amis. **VIPODY** (une nouvelle invention que nous distribuons depuis peu en Europe) a été conçu pour le développement musculaire et **CONTRE L'EMBONPOINT.** Grâce à sa nouvelle structure, cet incomparable appareil, tout le monde, à tout âge, peut l'utiliser avec son embrayage à double rapport. Son cadran à signal lumineux permet de contrôler le résultat à chaque séance. **FINI** les lassants exercices des anciens procédés. Désormais il existe un moyen plus direct et plus commode pour obtenir rapidement la musculature désirée. Acquérir prestance, puissance et supériorité : c'est si facile avec **VIPODY. HATEZ-VOUS** de vous joindre aux innombrables adeptes de cette **NOUVEAUTÉ** qui tous sont enthousiasmes par les résultats obtenus en si peu de temps. **GRATUITEMENT** une docum. en couleurs vous sera expédiée s. pli fermé, sans engag. de votre part. Ecrivez à **OLYMPIC - FM-1 R. RAYNARDI 1 - NICE**

Brevet international

Crampes !

Vous retrouverez vite votre forme avec l'Infraphil Philips. La chaleur de l'Infraphil Philips pénètre les tissus en profondeur, hâte la guérison des foulures, crampes, douleurs musculaires, inflammations, blessures, etc...

Elle stimule la circulation, rend aux muscles leur souplesse et renforce l'action du massage. C'est un appareil efficace, que tout sportif doit avoir sous la main. Vente en pharmacie au prix de **69** NF.

PHILIPS
infraphil

1, rue d'Argenson, Paris-8e
Tél. ANJou 09-52

Photo Pataud ELVINGER 7.609

doyen et à ce titre nous avons des supporters fidèles, mais très difficiles, à l'esprit critique très développé. Un certain nombre de spectateurs vont indifféremment ou pour juger de la comparaison, voir l'une ou l'autre équipe.

Toutefois nos relations restent bonnes. Au début on se « fauchait » un peu les joueurs, mais depuis trois ans, nous avons établi un protocole en s'engageant mutuellement à ne pas se prendre de joueurs.

LES FEMMES ONT PROTESTÉ

— Est-ce que l'apparition d'un concurrent direct à l'échelle locale ne vous a pas fait éprouver quelques craintes ?

— Si, mais elles n'étaient pas justifiées puisque les recettes n'ont subi aucun fléchissement, et puis les Brestois disposent ainsi d'un spectacle hebdomadaire. Au début d'ailleurs les femmes qui ne disposaient même plus de leurs maris, un dimanche sur deux ont protesté. Les derbys entre les deux clubs restent toujours des matches passionnés qui attirent 12.000 spectateurs.

En parlant de spectateurs, M. Rolland précise encore : **« Notre moyenne est de l'ordre de 5.000 par match qui laissent environ 10.000 F chaque fois. »**

UNE MUNICIPALITÉ BIENVEILLANTE MAIS...

L'AS Brest présente donc tous les signes d'un club riche, qui peut dépenser sans trop hésiter. Mais M. Guiard (vice-président) nous ramène à une réalité plus concrète :

« Certes nous bouclons notre budget, je dirai, sans trop de difficultés, mais de justesse, car nous devons vivre avec nos propres et uniques moyens. L'AS Brest — et je suis fier de le répéter — est absolument indépendante, ne doit rien à personne, même pas à la municipalité, qui pourtant sympathisante et bienveillante à notre égard nous offre un subside de 800 F par an, alors qu'elle reçoit 1.000 F de taxes chaque dimanche. »

M. Colenard (adjoint) qui appartient également à l'office des sports est intervenu :

« Il serait injuste d'accabler la municipalité qui a eu, durant les années précédentes, à faire face à d'énormes frais d'urbanisme et de reconstruction. Il est compréhensible qu'après ces problèmes absolument vitaux, le domaine sportif soit resté au second plan de ses préoccupations. »

Mais M. Guiard émet des restrictions : **« Elle n'a quand même pas hésité à débourser 70.000 ou 80.000 F pour subventionner dernièrement une saison lyrique qui n'a duré que quinze jours et touché guère plus de 700 personnes...»**

DU COTE DE LA PENFELD

- **Le président** et le vice-président de l'A.S. Brest ont chacun un fils qui joue dans l'équipe minime du club.
- **Au siège** du club, rue Jean-Jaurès, une large place est préparée sur le mur pour afficher la photo du onze qui atteindra les demi-finales, en regard des deux qui ont atteint les quarts de finale.
- **Les dirigeants** ont été très sollicités ces derniers temps par des candidats postulant à l'emploi, laissé vacant, de concierge du stade Menez-Paul.
- **Le concierge** précédent avait trouvé une formule rationnelle pour procurer des économies à son club et se faire quelques petits suppléments : il élevait des moutons qui tondaient consciencieusement la pelouse.
- **Durant** les dernières chutes de neige, certaines rues en pente, comme la rue Mathieu-Donnart où habite l'entraîneur, étaient régulièrement utilisées comme pistes de ski.
- **Bernard Brochand,** à cause de ses initiales et peut-être parce qu'il porte l'uniforme de marine avec beaucoup d'élégance, a été surnommé Bébé par ses camarades de club.

STADE BRESTOIS RIVAL MALHEUREUX

L'AS Brest vient de connaître, surtout par son tonitruant succès en Coupe, les trompettes du succès. Mais il serait injuste de laisser totalement dans l'ombre sa grande rivale du Stade Brestois.

Beaucoup plus jeune, le S.B., qui ne fut fondé qu'en 1950, est un club qui résulte de la fusion des différents patronages laïques.

Il traverse actuellement une mauvaise passe qui risque de s'achever par la relégation à l'issue de la présente saison.

Mais lui aussi a connu des heures glorieuses et sert la cause du football breton. Il possède son propre stade (de l'Armoricaine) et un public de fidèles qui ne l'abandonne pas.

Plutôt que de le jeter dans l'ombre, pourquoi la renommée de son voisin ne viendrait-elle pas un peu l'éclairer ?

CETTE GALERE QUI FAIT EAU !

Une question se pose ou plutôt se « repose » car elle n'est pas nouvelle. Le public brestois est attiré par le football, le club possède déjà une assurance sur ce point et une formation dont le niveau est très relevé. Pourquoi, malgré que l'heure ne soit pas tellement bien choisie, ne pas envisager le professionalisme ?

M. Guiard n'est pas du tout en peine pour répondre :

« D'abord notre situation actuelle nous plaît et la formule du C.F.A. à l'intérieur du groupe Ouest nous convient particulièrement. Nous sommes placés sur un axe direct, qui nous procure des déplacements rapides. Le plus loin que nous allons est Paris, ce qui est facile. Autrefois, nous devions aller en Normandie, ce qui était mal commode, et puis le groupe Ouest est une région où l'on ne joue pas dur, comme dans le groupe Nord, par exemple.

Ensuite, la Division II professionnelle dans son actuelle structure ne nous intéresse pas. Pourquoi irions-nous embarquer sur cette galère qui fait eau de toutes parts ? Notre jeu étant actuellement du niveau du milieu de la Division II, il n'y au-

L'immense et longiligne Rozan, dernier mais impitoyable rempart de l'A.S. Brest.

L'avant centre Bernard Brochand qui est actuellement militaire sur le « Richelieu » fait le bonheur de Brest.

L'entraîneur Martial Gergotich dans la trop vétuste tribune du stade de Menez-Paul.

Le but de la victoire. Le Pape marque malgré Taillandier avancé, tandis que Lelong arrive trop tard.

L'heureux Le Pape est ici littéralement étouffé par Drogou, Coat et Cerveau, tandis que Brochand regagne le centre du terrain.

LA FICHE DE L'ENTRAINEUR

- **Martial Gergotich** est avant tout un enfant du pays, puisqu'il est né à Brest le 22 septembre 1919.
- **C'est évidemment** au club local qu'il a fait ses débuts en 1934 et a joué ensuite en cadets et juniors.
- **Durant les années** 1937-38-39, il effectue son service militaire à Saint-Brieuc, et joue alors au Stade Briochin.
- **En 1940,** il revient à Brest dévasté par la guerre où seule subsiste une équipe fantomatique.
- **En 1941,** on le retrouve sous les couleurs de Saint-Pierre de Nantes.
- **Il est toujours** dans cette équipe quand, par plusieurs fusions, elle devient le F.C. Nantes.
- **Il cesse** d'être amateur lorsque le club se lance, en 1944, dans le professionalisme.
- **En 1947,** il est transféré à Alès où il fait la connaissance d'un jeune entraîneur... Pierre Pibarot.
- **Il y reste** jusqu'en 1951, date à laquelle il obtient le diplôme fédéral d'entraîneur à Reims après avoir obtenu le régional en 1950 à Aix.
- **Le 1er juillet 1951,** il devient l'entraîneur de l'A.S. Brest qu'il n'a pas quitté depuis.
- **Au sein du club,** Martial Gergotich n'a guère de temps pour les loisirs. Il dirige, en effet, l'entraînement de toutes les équipes et en tant que secrétaire administratif doit s'occuper d'un important courrier. Il n'aime guère d'ailleurs qu'on lui demande s'il exerce un second métier.
- **Comment** se présente l'entraînement ? Martial Gergotich répond lui-même :

  « Tous mes joueurs travaillent, donc pas de problème, l'entraînement a lieu le soir après la journée. Exceptionnellement le midi, surtout l'hiver, mais cela est difficile car l'intervalle de temps est très court.

  Les minimes viennent le jeudi matin et l'après-midi de ce même jour est réservée à l'école de football pour les poussins et les pupilles.

  En ce qui concerne les jeunes, je suis aidé par Lars et aussi par les joueurs Cerveau et Saleun qui sont tous les deux professeurs d'éducation physique. »
- **La plupart** des joueurs actuels de l'équipe première ont été formés par lui. Voici lesquels et à partir de quel moment : Coat (cadet), Craveur (pupille), Drogou (junior), Kerdraon (junior), Le Borgne (junior), Loaec (minime), Marzin (minime), Rastoll (junior), Thétot (minime).

rait aucun avantage sur le plan de la qualité.

Mais nous suivons de très près les évolutions de la réforme du professionalisme car une formule nous intéresse : celle qui instituerait un championnat des Indépendants par poule géographique. Ainsi nous pourrions devenir professionnels sur la pointe des pieds, par la petite porte, certes, mais aussi sans douleur.

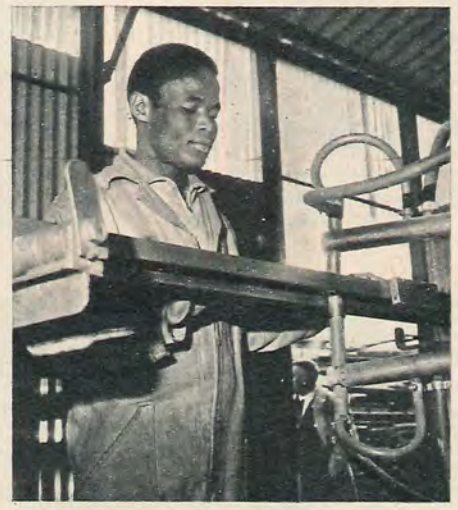
Car c'est incontestable, à Brest, une équipe professionnelle est viable, mais nous n'avons aucune possibilité d'achat, donc de prendre un démarrage sérieux.

En attendant, nous nous atta-

Dans la très moderne salle du Conseil municipal, la ligne d'attaque assise devant les pupitres. De gauche à droite : Coat, Cerveau, Brochand, Marzin, Le Pape.

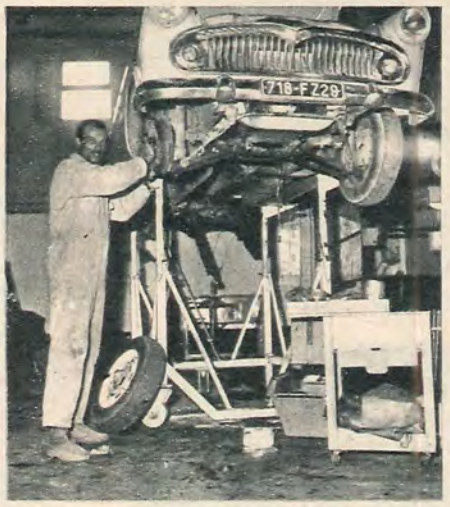
Craveur travaille à une presse, dans une fabrique de bornes d'accumulateurs.

Le Pape est masseur kinésithérapeute ; le voici en tenue près de sa table de travail.



Jean-Marie, le second Antillais de l'équipe, est soudeur dans une fabrique de volets métalliques.

Thétot travaille dans le magasin de son père comme dépanneur radio.



Rozan est employé comme mécanicien dans un grand garage du centre de la ville.

Marzin est inspecteur à l'A.S.S.E.D.I.C., et à ce titre s'occupe des affaires de chômage.

LES GARS DE LA MARINE

Depuis que Louis XIII et Richelieu ont décidé d'utiliser Brest en tant que port pour y abriter la flotte du Ponant, la marine militaire y est vraiment chez elle. Quelques heures passées en ville suffisent à en persuader. En plus de quelques milliers de marins dont un grand nombre ne le sont que provisoirement, sept mille cinq cents employés civils travaillent quotidiennement à l'arsenal dont les horaires conditionnent partiellement l'activité de la cité.

RUE DE SIAM

Connaissez-vous l'origine du nom attribué à la célèbre rue de Siam ? Tout simplement parce que l'on vit débarquer à Brest, sous Napoléon III, le roi de Siam qui remonta cette rue avec un énorme déploiement de fastes et de splendeurs. Impressionnés par l'étalage de ces merveilles, les habitants voulurent qu'il reste un souvenir inoubliable de ce passage.

●

Par contre, on n'a jamais pu retrouver l'origine du nom de Brest, dont il n'existe aucune racine grecque, romaine ou celtique. Ce nom fut simplement attribué par Henri IV lorsqu'il reconnut l'existence de cette ville.

L'EFFECTIF DE L'A.S.B.

L'A.S. Brestoise est le premier club de l'Ouest en ce qui concerne l'importance de l'effectif, au total : 355 licenciés.

Jouent régulièrement en compétition :

une équipe première,
une équipe réserve,
deux équipes juniors,
trois équipes cadets,
trois équipes minimes,
et une équipe d'anciens, dont l'entraîneur fait partie.

chons à favoriser, à l'intérieur du club, l'éclosion d'autres sports moins favorisés. C'est ainsi qu'il a été formé une section d'athlétisme et une de basket dont il faut avouer qu'elles vivent sur le dos de l'équipe de football. Mais qu'importe, nous avons voulu là créer un exemple qui est devenu notre fierté.»

ILS DIRIGENT

M. **Marc Armand,** Président.
M. **Guiard,** vice-président.
M. **Colenard Charles,** vice-président.
M. **Herry Henri,** adjoint.
M. **Rolland René,** secrétaire général.
M. **Gergotich Martial,** entraîneur et secrétaire administratif.

En l'absence du président M. Marc, les quatre responsables de l'A. S. Brest, de gauche à droite : MM. Herry, Guiard, Colenard et Rolland.

ILS JOUENT

- **Brochand** Bernard (avant centre), né le 5-6-38 à Nice. Militaire (enseigne de vaisseau).
- **Cerveau** Lucien (inter), né le 4-1-35 à Morlaix. Professeur d'éducation physique.
- **Coat** Robert (ailier), né le 1-10-26 à Brest. Agent d'assurances.
- **Craveur** Louis (ailier), né le 2-1-41 à Brest. Electricien.
- **Drogou** André (demi), né le 1-6-33 à Brest. Employé de banque.
- **Jacques** Martial (inter), né le 20-8-32 à Saint-Brice-et-Courcelles (Marne). Mécanographe.
- **Jean-Marie** Grégoire (ailier), né le 14-3-37 à Saint-Esprit (Martinique). Soudeur.
- **Kerdraon** Henri (arrière), né le 13-7-39 à Châteaulin. Electricien.
- **Le Borgne** Jean (demi et capitaine), né le 28-1-33 à Brest. Employé P. et T.
- **Le Pape** Paul (ailier), né le 11-12-35 à Plogastel - Saint-Germain (Finistère). Masseur.
- **Loaec** Jean (demi), né le 6-4-42 à Brest. Employé à l'arsenal.
- **Lovis** Jean-Pierre (gardien), né le 26-9-37 à Brest. Employé d'assurances.
- **Marzin** Georges (inter), né le 21-5-38 à Brest. Inspecteur à l'ASSEDIC.
- **Rastoll** Marc (arrière), né le 1-12-43 à Morlaix. Etudiant.
- **Rozan** Flavien (gardien), né le 19-8-33 à Marne-à-l'Eau (Guadeloupe), Mécanicien auto.
- **Saleun** Jean-Jacques (arrière), né le 3-12-31 à Brest. Professeur d'éducation physique.
- **Thétot** Jean (arrière), né le 27-2-39 à Brest. Dépanneur radio.

Football MAGAZINE

L'A. S. BRESTOISE

QUART-FINALISTE DE LA COUPE ET VAINQUEUR DU CHALLENGE " FRANCE-FOOTBALL " 1963

De gauche à droite, au premier rang : Coat, Cerveau, Brochand, Marzin, Le Pape.
Au second rang : Rastoll, Le Borgne, Rozan, Thétot, Drogou, Kerdraon. PHOTO ANDRE LECOQ

THEO :

UN PIED GAU

COUVERTURE

Engagement de dribble du pied gauche pour un départ vers la droite : la touche de balle du pied gauche est subtile, délicate, suffisante. La position très écartée des bras est caractéristique du style de Theo, homme grand, lourd, qui couvre sa balle avec beaucoup d'efficacité.

EQUILIBRE

Une frappe de balle arrêtée : remarquez l'équilibre parfait, la position naturelle du pied droit d'appui, la décontraction de la jambe de frappe, le travail du bras droit.

L'équipe de France ? Un mauvais souvenir (France-Pologne) et une terre maudite.

A L'HEURE DE LA TECHNIQUE

PAR J.-PH. RETHACKER

L'une des attractions techniques du championnat de France 1962-63 aura été le système de jeu original mis sur pied par l'entraîneur monégasque Lucien Leduc. Pourvu de défenseurs solides et rapides, de deux demis ayant besoin d'espace et de ballon, d'ailiers véritables spécialistes, d'avants du centre adroits, vifs, bons tireurs, Leduc se trouva d'abord placé devant le problème d'utilisation de ce joueur d'exception appelé (par son prénom) Theo.

Celui-ci, technicien de toute première valeur, voyait son rendement amoindri par une lenteur d'évolution qui freinait son épanouissement.

Dans une équipe pratiquant le 4-2-4, l'homme du milieu du terrain, appelé « inter armateur », peut être, est souvent un footballeur au rythme de course moyen ; dans l'équipe du Brésil, il s'appelait **Didi.** Dans la formation tchécoslovaque qui joua et perdit la coupe du monde 1962, il se nommait **Kvasniak**, et il avait, comme le Sedanais **Roubaud**, de longues jambes lui interdisant les changements de cadence brusques, mais une prise de balle et une précision exemplaires.

Theo, lui, possède une virtuosité technique bien plus étincelante que tous ces hommes-là. Et, à cause de cela, il tarda à clarifier son jeu, à soigner aussi l'aspect défensif et collectif de son rôle.

Alors Lucien Leduc entra en jeu, avec l'aide de Biancheri et de Hidalgo. Ces deux anciens avants rétrogradés possèdent un équilibre tactique peu commun ; ils sont aussi clairvoyants et efficaces dans la lutte pour la conquête du ballon que lorsqu'il s'agit de mener l'assaut.

Que fit donc Leduc ?

Il confia à Theo une tâche bien précise de « dispatcher » (répartiteur) au centre du jeu : ainsi réapparut l'ancien demi centre qui, avant le WM, était le patron de l'équipe, ce demi centre auquel les verrous suisse et autrichien (« Riegel ») donnèrent aussi tant de responsabilité.

Mais l'innovation vint du rôle complémentaire tenu par les deux demis monégasques : attaquant à tour de rôle, Biancheri et Hidalgo trouvaient en Theo le joueur d'appui (devant eux) ou de soutien (pour une passe en retrait) qui était susceptible de leur ouvrir le chemin du but adverse. Et Theo, par sa merveilleuse technique de la déviation et de la passe du pied gauche devint enfin le grand meneur de jeu qu'on attendait.

Ce qui frappe dans le jeu collectif de Theo, c'est la variété de ses créations : dans le jeu court d'échanges de passes, nécessité par le renforcement et le regroupement des défenseurs adverses, il utilise une technique extraordinaire de la déviation. Ce dont profitent les deux buteurs Douis et Cossou.

Dans le jeu long de changements d'ailes ou de balles profondes, il met en valeur les ailiers Carlier et surtout Djibrill qui restent d'authentiques spécialistes.

Par ailleurs, sa maîtrise dans l'amorti, dans le dribble à terre ou en l'air, sa frappe de balle sont typiquement celles d'un gaucher. Il réussit les « petits ponts » les plus surprenants par le seul jeu du contre-pied, sans avoir besoin d'élan ou de mouvement, sans avoir à « embarquer » franchement son adversaire. Son angle de dribble est très ouvert, comme chez tous les gauchers. Ce qui explique d'ailleurs en partie l'efficacité de ses contre-pieds et de ses frappes de balle brossées.

Ce bilan très favorable a posé et pose évidemment le problème majeur de la sélection de Theo en équipe de France. Il y a déjà joué une fois (contre la Pologne) et s'y comporta de façon satisfaisante. Mais l'équipe de France cherchait encore sa vérité sur le plan de l'organisation tactique et du jeu collectif.

Aujourd'hui notre sélection nationale est stabilisée dans ce double domaine, et la question est de savoir comment Theo peut entrer dans un système où l'attaquant de repli Bonnel paraît, avec d'autres qualités physiques, techniques et morales, difficile à éliminer. Mais les deux hommes ne possèdent-ils pas des qualités complémentaires qui vaudraient la peine d'être confrontées, mêlées, assemblées ?

Et, comme le poste de demi d'appoint, ou de demi offensif, n'a pas encore trouvé le titulaire au rayonnement et à la personnalité incontestables dont a besoin une grande équipe nationale pour atteindre les sommets, pourquoi ne pas confier ce poste à Theo, dont le travail de soutien défensif s'est considérablement amélioré et dont le sens du placement est remarquable ?

L'expérience vaudrait sans doute d'être tentée.

CONTRE-PIEDS

Le travail en contre-pied (ci-dessus) a été poussé à l'extrême. Theo s'est engagé totalement vers la gauche, des épaules, des bras et même du regard. Mais au dernier moment, devant l'adversaire embarqué (voyez la direction du pied gauche de celui-ci), le gaucher monégasque a déclenché de l'intérieur du pied la passe vers sa droite.

Le contre-pied (ci-dessous) est ici effectué dans l'autre sens. La course de Theo devant Vincent engageait le jeu vers la droite. Mais tout à coup Theo a décidé de solliciter un partenaire (8) à sa gauche. De l'extérieur de pied gauche, il déclenche sa passe.

SKUDLAPSKI DIT THEO

- Nom : SKUDLAPSKI.
- Prénom (et nom de football) : THEO.
- Surnom : « SKUD ».
- Date et lieu de naissance : 17 novembre 1935, à Avion (Pas-de-Calais).
- Taille : 1 m 79. - Poids : 78 kg.
- Clubs successifs : Lens, Rennes, Monaco.
- 1 sélection en équipe de France : contre la Pologne, le 11 avril 1962.

POUR

- **Sa technique individuelle du pied gauche :** dribbles en contre-pied, frappes brossées ou franches, courtes ou longues.
- **Ses prises de balle** impeccables.
- **Son sens du placement** et son coup d'œil instantané.
- **Son esprit offensif** prononcé qui lui confère le goût du risque et le tempérament de l'attaquant, lui, homme de milieu de terrain.
- **Ses progrès** dans le travail de soutien **défensif.**
- **Sa vitesse de conception et de transmission** du ballon.
- **Sa masse athlétique,** son poids, sa carrure.
- **Son excellent esprit collectif.**

CONTRE

- **Sa lenteur de course** et d'évolution, son manque de démarrage et de changement de rythme.
- **Sa spécialisation** trop marquée et sa personnalité tactique trop forte qui l'empêchent de tenir un poste de défenseur ou d'avant de pointe.
- **Ses moments de « griserie technique »** qui le poussent à abuser de sa virtuosité et à oublier l'intérêt de l'équipe.

CHE MERVEILLEUX ET MAUDIT

GARRINCHA ET PELÉ

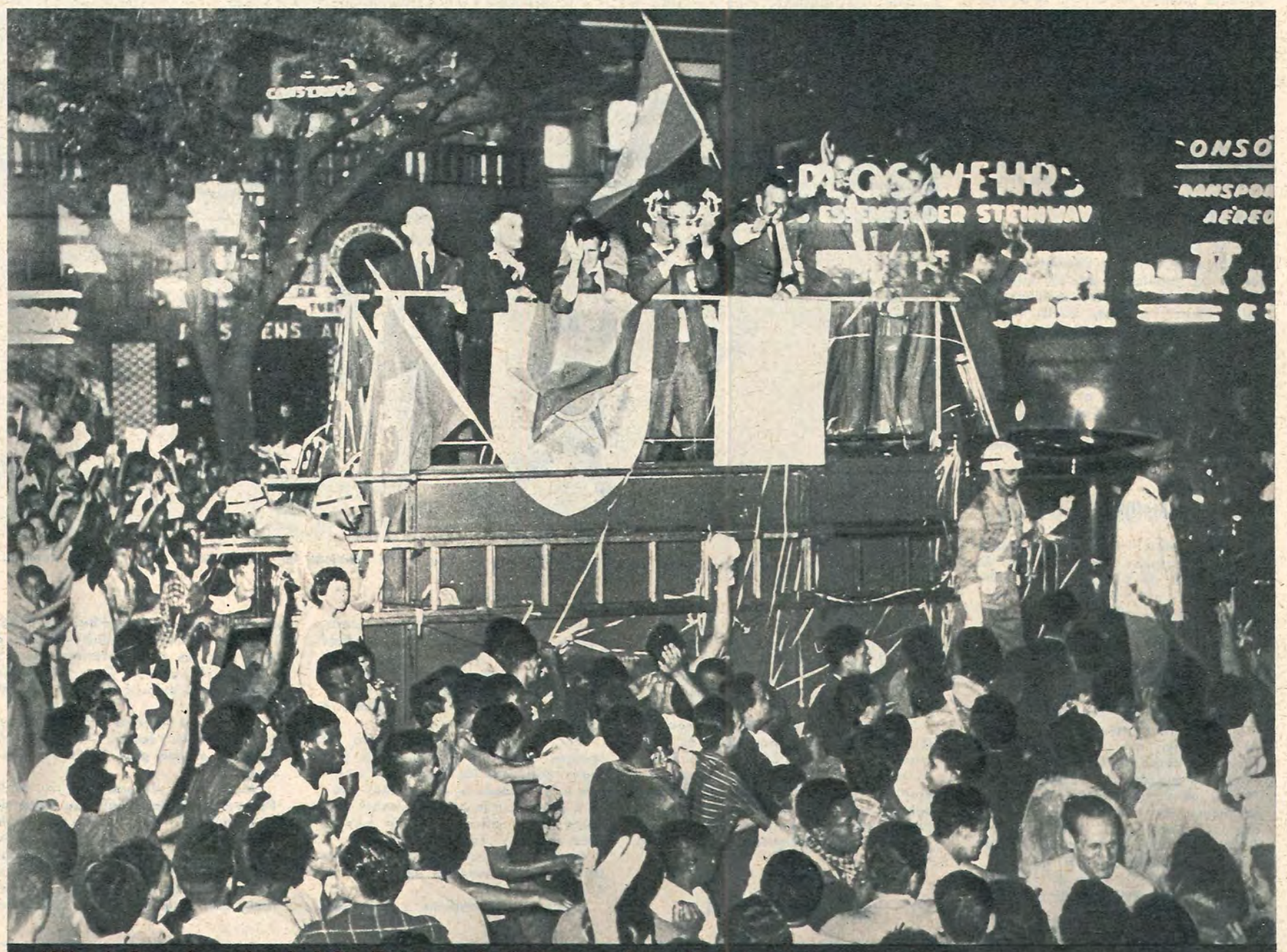
le Diable et le Bon Dieu du Brésil

PHOTO ANDRE LECOQ

Football MAGAZINE

L'HISTOIRE D'UNE NATION

BRESIL



1958 : la Coupe du monde enfin à Rio. Tout un peuple d'enfants improvise un Carnaval en plein mois de juillet.

FOOTBALL DU FEU

L'équipe de France n'a rencontré le Brésil qu'une seule fois, le 24 juin 1958 à Stockholm, en demi-finale de la Coupe du monde. Une défaite (5-2) bien sûr, mais un jour inoubliable pour un football français au sommet de la gloire. Depuis, le Brésil a conquis deux fois de suite le titre suprême. Sa venue, le 28 avril à Colombes, sera un événement sans précédent. En effet, si la célèbre formation a déjà joué trois fois en France (Strasbourg, Marseille et Bordeaux, lors de la Coupe du monde 1938), elle n'a jamais évolué à Paris !

Le moment est donc venu pour « FOOTBALL MAGAZINE » de présenter le football le plus prestigieux du monde dans le cadre d'une « histoire des nations » qui vous a déjà conté l'Angleterre et la Hongrie de l'époque héroïque à nos jours.

Elle commence par une évocation de Gabriel Hanot qui situe l'immense pays sud-américain et l'évolution de son football à travers les âges. Une évolution que Gabriel Hanot a suivie de très près et qu'il a vue s'amorcer dès 1957.

LE BRÉSILIEN : UN FAUVE APPRIVOISÉ

PAR GABRIEL HANOT

Sur les plages ou les terrains vagues de Copacabana, Rio ou Sao Paulo naissent les Garrincha et les Pelé de demain.

Pour le plus grand étonnement de l'ethnologue brésilien Darcy Ribero et de l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss, des populations indiennes de la forêt brésilienne qui semblaient vouées à la disparition (cent tribus se sont éteintes entre 1900 et 1950) semblent renaître à la vie. Nombre d'entre elles continuent cependant à vivre dans les mêmes conditions qu'autrefois. Ainsi, les Indiens Kubenkranken portent-ils encore comme attribut de la virilité la déformation de la lèvre inférieure. D'autres Indiens, les Bororo, se parent d'une splendide coiffure de plumes d'aras. Pourtant, en quinze ans, les Bororo ont changé de vêtements, de coutumes et de goûts, et ils se sont mis au football avec un succès indéniable, avec des spectateurs alignés le long des lignes de touche et derrière les lignes de but.

C'est donc que la puissance d'attraction du football est considérable, et aussi que, sous le climat des tropiques et de l'équateur, les progrès y sont très rapides.

Le Brésil est seize fois plus grand que la France. Sa superficie est de 8 millions et demi de kilomètres carrés et sa population de 65 millions d'habitants, de races très mélangées : noirs, blancs, indiens, métis, mulâtres, quarterons, et toutes sortes de sang-mêlé.

C'est peut-être pourquoi l'individualisme règne en maître dans ce pays, d'autant plus que voilà peu de temps encore l'analphabétisme concernait 75 % de la population. On s'explique bien ainsi le retour immédiat au sentiment instinctif.

DES CHAMPIONNATS D'ETATS

D'autre part, pour extraordinaire que cela paraisse, il n'y a pas de championnat du Brésil. Le nom officiel du pays est : Etats-Unis du Brésil. Il y en a vingt. Chaque Etat avait, il y a peu de temps encore, son drapeau, son hymne, ses lois, ses coutumes. Quand le dictateur Vargas est parvenu à donner au Brésil le sens de son unité et qu'il a substitué aux « patriotismes » d'Etat le nationalisme fédéral, le sport, et le football en particulier, n'a pas suivi le mouvement, à cause peut-être des dimensions énormes du pays à une époque (1930) où l'avion n'était pas encore le moyen de transport normal des équipes sportives, et autres. C'est pourquoi il y a un championnat de Rio, de Sao Paulo, et ainsi de suite...

L'Etat, c'est la base de l'organisation sportive du pays. Il y a aussi un championnat des Etats : Rio, Sao Paulo, Minas Geraes, où se trouve la capitale artificielle, Brasilia, Salvador de Bahia, Recife, Porto Allegre, Belem et Belo Horizonte. Seul compte le championnat entre les clubs de Rio et de Sao Paulo. Ils sont cinq de chaque côté : Botafogo, Flamengo, Fluminense, Vasco de Gama, America, d'une part, et Santos, Sao Paulo F.C., Corintians, Palmeiras, Portuguese, d'autre part.

Et aussi les Etats ont-ils lutté jusqu'au bout pour demeurer, en sport, indépendants les uns des autres.

C'est la raison pour laquelle, dans la Coupe du monde, le Brésil a fait, au début, mauvaise figure.

En 1930, il fut battu par la Yougoslavie (2-1) et éliminé ; en 1934, où il aligna une équipe amateurs, par l'Espagne (3-1) et éliminé ; en 1938, s'il battit la Pologne (6-5) et la Tchécoslovaquie (1-1 et 2-1), il fut défait par l'Italie (2-1), malgré son phénomène d'avant centre Leonidas, qui marqua le maximum : 7 buts. Je me souviens qu'à Marseille, durant le grand match Italie-Brésil, un duel s'engagea entre l'arrière droit noir brésilien Domingos et l'avant centre italien Piola : vraiment on craignait le pire !

Que manquait-il au Brésil, malgré la classe naturelle indéniable de ses joueurs ? En 1924, 28 et 30, le Brésil estimait que le football européen était en déclin mais il ne s'apercevait pas que, si le matériel humain brésilien ne manquait pas, en revanche la méthode et l'enseignement faisaient défaut.

SAUDADE ET 4-2-4

De sorte que, petit à petit, le Brésil chercha à jouer systématiquement et s'organisa à l'européenne, après avoir longtemps considéré le football comme un sport individuel. Du reste, en 1958, le tecnico Feola avoua qu'il avait emmené en Europe 22 joueurs mais pas une équipe, et que, avaient seulement le titre de remplaçant, Nilton Santos, Zagalo, Vava, Garrincha et Pelé.

Il avait des joueurs en grand nombre, et pas d'équipes. Il constitua une assemblée de médecins qui, en 1958, s'éleva à 41, sous la diligence du Docteur Hilton Lopès Gosling. A l'entraîneur qu'on appelle là-bas « tecnico » qui avait tout pouvoir et qui s'appela tour à tour : Flavio Costa, Zézé Moreira, Vicente Feola et enfin Aymore Moreira, on adjoignit trois techniciens : Nascimento, Almeyra, de Carvalho, sans parler de l'entraîneur physique Paulo Amaral devenu tecnico de la Juventus. De plus, les joueurs, avant chaque sélection, furent centralisés dans des villes d'eau situées dans la montagne, qui sont Poços de Cadas et Araxa, noms portugais puisque le Brésil est le seul pays sud-américain à parler cette langue.

Là, on s'efforce de distraire les joueurs, et surtout de chasser le plus grand péril qui les menace, c'est-à-dire la « saudade », ce qui veut dire : le « spleen », le cafard, auquel sont voués les Brésiliens une fois loin de chez eux et faute de lectures.

Depuis longtemps l'équipe brésilienne joue suivant la disposition de 4-2-4.

L'effort des Brésiliens a donc pour double objet de chasser la « saudade » et d'ajouter à la qualité, au nombre, au tempérament des joueurs, le sang-froid, la maîtrise et la civilisation plus ancienne de l'Europe. Ils ont eu beaucoup de mal à éliminer les anciens, et encore aujourd'hui. En 1958, l'opinion publique voulait imposer à tout prix les deux intérieurs de 35 ans, Zizinho et Jair. Et la Fédération risqua l'impopularité en les laissant à la maison.

Mais il est toujours à craindre que, si l'on gratte l'écorce, l'être primitif ne réapparaisse plus vite qu'en Europe.

Ainsi, tout récemment, au stade Pacaembu de Sao Paulo, au cours de la finale de la Coupe entre Sao Paulo F.C. et Santos, le club local mena d'abord par 1 à 0. Puis Pelé, l'incomparable Pelé, marqua 5 buts de suite. Ce qui remplit de fureur les spectateurs qui, à la fin de la rencontre, envahirent le terrain et lynchèrent l'arbitre. Contre-attaqués par la police, il y eut une mêlée sanglante. Un spectateur fut tué, dix grièvement blessés, les installations et le terrain mis à sac.

LE 4-2-4 BRESILIEN

PREMIÈRE PÉRIODE

1919-1939

UN TRÉSOR A L'ÉTAT BRUT ET...

Au commencement était la plage. Et la plage était le football ! On ne peut mieux comparer le football brésilien de la préhistoire, c'est-à-dire de l'entre-deux-guerres européennes, qu'à ce jeu pratiqué sur les plages de Rio ou de Santos par des jeunes gens beaux comme des dieux, adroits et souples comme ces animaux félins de la forêt amazonienne, doués pour la maîtrise du ballon rond d'une façon prodigieuse.

Au commencement était l'individu, le joueur lui-même, sûr de sa technique individuelle au point de se permettre les fantaisies les plus invraisemblables, dominant ses rivaux grâce à cette seule supériorité du dribble et du tir, mais incapable de se fondre dans le jeu collectif de l'équipe de football.

Ainsi faut-il expliquer les échecs et les balbutiements du football brésilien de l'ère primaire : les sélections se faisaient au petit bonheur, au hasard du bon vouloir d'un dirigeant plus influent que les autres, sous le regard bienveillant et dominateur des gens de Rio de Janeiro, le grand centre, sur lequel était concentrée toute l'attention. De préparation, il n'y en avait guère, bien sûr, à l'époque. Un homme suffisait alors à faire une équipe, responsable ou acteur proprement dit.

A travers les résultats obtenus par l'équipe nationale du Brésil — victoires et défaites qui sont dans l'histoire du football ce que sont les batailles dans l'Histoire tout court — on va comprendre mieux à quel point l'improvisation était alors la reine du Brésil.

DEUX TITRES SUD-AMERICAINS

Une compétition réunissant les meilleures équipes nationales du continent sud-américain avait été créée dès 1916 par la Confédération d'Amérique du Sud. Cette épreuve se déroule chaque saison dans l'une des capitales, en une seule poule. Elle dure un mois et ne manque pas d'ambiance.

Or, entre 1916 et 1939, le Brésil ne remporta que deux fois le titre de champion d'Amérique du Sud, les deux fois, bien sûr, où la compétition eut lieu à Rio de Janeiro.

En 1919, il termina à égalité de points avec l'Uruguay, mais s'imposa grâce au goal average.

Et en 1922, il renouvela son exploit. D'ailleurs dans les mêmes conditions. Le Brésil allait devoir attendre ensuite 1948 pour triompher... au Brésil encore, et cette fois-ci aux dépens du Paraguay.

Ainsi, le football carioca ne put, pendant 25 ans, lutter à armes égales avec l'Uruguay et l'Argentine qui enlevèrent le titre sept et cinq fois.

Il faut voir dans cette domination des footballeurs de Montevideo et de Buenos Aires la supériorité des émigrés ou descendants d'émigrés européens (français, italiens ou espagnols), plus disciplinés, plus maîtres de leur valeur individuelle et de leur force collective, plus près sans doute des footballeurs européens, que les Uruguayens et les Argentins allaient d'ailleurs mettre à la raison jusqu'en 1934.

ENTREE DANS LA RONDE... MONDIALE

Des Brésiliens, il ne fut guère question aux Jeux Olympiques de 1924 (Paris) et de 1928 (Amsterdam).

L'Uruguay des Andrade, des Nazzazi, des Scarone et des Petrone remporta les Olympiades et eut le mérite (avec l'Argentine, finaliste 1928) de révéler aux Européens la chatoyante et exotique technique des footballeurs sud-américains.

Le Brésil, lui, attendit 1930 pour entrer dans la ronde mondiale. Encore sa première apparition fut-elle facilitée par le choix de Montevideo comme théâtre de la première édition de la coupe du monde. Apparition qui n'allait d'ailleurs pas être couronnée de succès.

Le Brésil avait été choisi comme tête de série du groupe II. Mais, dès le premier match, l'outsider venu de Rio dut s'incliner (1-2) devant une formation yougoslave qui comptait en ses rangs des renforts français appelés Beck, Stefanovitch et Sekoulitch.

La victoire très nette remportée ensuite sur la Bolivie (4-0) ne suffit pas à replacer le Brésil en demi-finales.

Rappelons les noms de ces footballeurs brésiliens qui furent les premiers à représenter leur pays en coupe du monde :

Joel de Oliveira Monteiro (et Osvaldo Barros Veloso) — Alfredo da Costa, Luis Gervasoni (José Luis de Oliveira), — Hermogenes Fonseca, Fausto dos Santos, Fernando Giudicelli — Policarpo Ribeiro (Benedicto de Meneses), Nilo Mutenho Braga (Moacyr de Sequeira Queiroz), Abraham Patusca (Carlos Leite), Joa Coelho Neto (capitaine), Theofilo Pereira (Moderato Visintainer).

Les deux grands hommes de cette équipe étaient le demi centre **Fausto dos Santos,** dont on disait alors qu'il était bien meilleur que le célèbre demi centre argentin Luigi Monti (futur Italien), et l'inter gauche **Neto,** footballeur intelligent, adroit, efficace, doté d'un rayonnement et d'une personnalité qui en faisaient le capitaine de l'équipe. Dans l'ensemble, une majorité d'hommes de couleur, souples, agiles, mais trop impulsifs et indisciplinés.

LES NERFS DE DE BRITTO

La seconde coupe du monde, celle de 1934, disputée en Italie, n'allait guère être plus favorable aux Brésiliens. L'équipe nationale avait été complètement renouvelée pour le premier voyage en Europe. Pour gagner son billet de bateau, elle avait éliminé le Pérou en phase préliminaire du groupe II.

Sa carrière fut ensuite de très courte durée : dès les huitièmes de finale, le 27 mai 1934, à Gênes, le Brésil était éliminé (3-1) par une très brillante équipe espagnole qui allait

CETTE EQUIPE DU BRESIL 1930 est la première qui ait participé à la Coupe du monde. De g. à dr., au premier rang : Ribeiro, Braga, Patusca, Neto, Pereira ; au second rang : Da Costa, Fausto Dos Santos, Fonseca, Giudicelli, Monteiro, Gervasoni.

UN DIAMANT NOIR (LÉONIDAS)

LEONIDAS : EN 1938, il a enthousiasmé les foules françaises. Aujourd'hui, il est radio-reporter à Rio.

faire ensuite trembler sur son sol le futur vainqueur italien.

Devant Zamora, Quincoces, Langara (auteur de deux buts) et Gorostiza, les artistes brésiliens avaient confirmé leur valeur, mais aussi leur inefficacité, leur fragilité et leur nervosité. De Britto, l'un de leurs deux inters virtuoses (avec Silva), n'avait-il pas manqué la transformation d'un penalty peu avant la mi-temps, et alors que les Espagnols menaient 2-0.

Mais, dans cette équipe pétillante, on avait déjà vu transparaître la phénoménale présence d'un avant centre à la peau noire, aux détentes félines et acrobatiques, au sens du but extraordinaire, un avant centre nommé Leonidas Da Silva.

Onze Brésiliens avaient encore échoué dans leur tentative de conquérir l'Ancien Monde. Ils avaient nom :

Pedrosa — Mazzi, Luz — Tinoco, Zaccone, Canalli — Oliveira, De Britto, Leonidas, Silva, Bartesko.

LE « DIAMANT NOIR »

1938 : la coupe du monde, édition numéro trois, se déroule en France ; parce qu'ils ont eu, un an plus tôt, au cours du championnat sud-américain, la révélation de leurs progrès, les Brésiliens arrivent en France gonflés d'espoir.

Ils sont les premiers à entrer en retraite, au cœur de la forêt alsacienne, à Niederbronn, ils s'installent dans une ambiance très mystérieuse que leur entraîneur, Adhemar Pimenta, entretient savamment. Impossible de voir les joueurs s'entraîner : l'emploi du temps n'est jamais fixe.

Et c'est le premier match qui a lieu à Strasbourg. Alors éclatent les énormes possibilités de la race brésilienne. Devant une très bonne équipe de Pologne, les jongleurs de Rio et de Sao Paulo font feu des quatre fers, se moquant des éléments déchaînés, de la pluie d'orage qui alourdit le ballon et transforme le terrain en marécage. Ils marquent six buts, et, dans ce festival offensif, leur avant centre Leonidas s'est taillé la plus belle part du gâteau, battant à lui seul trois fois le gardien polonais. Sept joueurs effectuaient ce jour-là leurs débuts internationaux : le gardien Batatoes, l'arrière Machados (un ancien partenaire de Mistinguett qui lui a envoyé un télégramme d'encouragement avant le match contre la Pologne), le demi Zeze et les avants Hercules, Romeo, Peracio et Lopez. Tous footballeurs de race noire. Sur la touche, le sélectionneur avait laissé celui qu'on appelait le « Roi », Niginho (de son vrai nom Fantoni), attaquant prestigieux, que la nouvelle génération avait fini par expédier sur le banc des remplaçants.

De Strasbourg s'envolent les dépêches et les commentaires enflammés des reporters brésiliens (600 francs 1938 les trois minutes) : l'heure du triomphe n'est peut-être plus si éloignée.

Les quarts de finale vont encore accentuer l'optimisme des Brésiliens : il leur faut deux matches pour venir à bout des terribles Tchécoslovaques, finalistes 1934, auxquels ils livrent une impitoyable bataille dans le stade municipal de Bordeaux qu'on inaugure en la circonstance.

Au cours du premier match (1-1), les Brésiliens démontrent que leurs nerfs ne sont pas encore très solides. D'entrée, leur demi Zeze abat violemment le Tchèque Nejedly, et il est expulsé du terrain. Il est bientôt suivi par Machados qui a engagé un combat de boxe contre Riha. Le Brésil mène cependant 1-0 (Leonidas). Mais leur remarquable arrière Domingos Da Guia perd la tête et offre aux Tchèques l'occasion d'égaliser sur penalty.

Leonidas et Peracio blessés, Planicka, Nejedly, Kostalek hors de combat, le second match allait être joué, vous vous en doutez, par de nouveaux acteurs. Mais c'est encore Leonidas qui, aidé de l'extraordinaire inter gauche Tim, dribbleur génial, allait mener le Brésil en demi-finale de la coupe du monde.

Alors tout Rio entre en ébullition. Un télégramme expédié par Luis Aranha, président de la Fédération brésilienne, promet à chaque joueur une maison en cas de victoire finale. Hélas ! c'est l'entraîneur Pimenta qui va sans doute tout mettre par terre. Sûr du triomphe, il décide de ne faire jouer contre l'Italie, à Marseille, en demi-finale, ni Leonidas le canonnier, ni Tim le dribbleur, ses deux meilleurs avants. Et, bien entendu, le Brésil est battu (1-2) malgré la résistance héroïque de Domingos Da Guia qui livre à Piola un duel sensationnel, à l'issue duquel Piola obtient le penalty de la victoire non sans avoir usé au maximum de ses talents de comédien.

La troisième place conquise à Bordeaux aux dépens des Suédois et la couronne de roi des buteurs enlevée par Leonidas (7 buts) ne suffiront pas à consoler les Brésiliens. Mais elles auront tout de même commencé à leur ouvrir les yeux et à préparer les grands succès futurs.

Rappelons maintenant comment étaient bâties les cinq équipes brésiliennes de la coupe du monde 1938 :

PREMIER TOUR : BAT POLOGNE (6-5) : Batatoes — Domingos Da Guia, Machados — Zeze, Martin (cap.), Alfonsinho — Lopez, Romeo, Leonidas, Peracio, Hercules.

QUART DE FINALE : BAT TCHECOSLOVAQUIE (1-1, 2-1) :

1) NUL (1-1) : **Walter — Domingos Da Guia, Machados — Zeze, Martin (capitaine), Alfonsinho — Lopez, Romeo, Leonidas, Peracio, Hercules.**

2) VICTOIRE (2-1) : **Walter — Jahu, Nariz — Britto, Brandao (cap.), Algemiro — Roberto, Luisinho, Leonidas, Tim, Patesko.**

DEMI-FINALE : BATTU PAR L'ITALIE (1-2) : Walter — Domingos Da Guia, Machados — Zeze, Martin (cap.), Alfonsinho — Lopez, Luisinho, Peracio, Romeo, Patesko.

TROISIEME PLACE : BAT LA SUEDE (4-2) : Batatoes — Domingos Da Guia, Machados — Zeze, Brandao, Alfonsinho — Roberto, Romeo, Leonidas (cap.), Peracio, Patesko.

LES GRANDS JOUEURS

DOMINGOS DA GUIA : grand, souple, élégant, très acrobatique, il était le chef de la défense brésilienne. Il fut sacré l'un des meilleurs arrières, sinon le meilleur, du tournoi mondial. Il parvint en particulier à maîtriser en demi-finale le redoutable Piola. Il fut longtemps le joueur le mieux payé du Brésil (500.000 francs-or par an).

LEONIDAS DA SILVA : en 1933 il commença à se signaler... en Uruguay, à Penarol, où il avait été transféré. Puis il revint à Rio pour être sacré champion avec Vasco de Gama. La même année il joua son premier match international contre l'Espagne. En 1935, il passe à Botafogo et remporte encore le championnat. Mais Botafogo, club aristocratique, est encore secoué par les préjugés raciaux. Alors Leonidas signe à Flamengo et y mène la carrière exceptionnelle que l'on sait. Agile comme un chat, acrobatique, solide, courageux, constamment en mouvement, tirant sous tous les angles avec une grande précision, toujours prêt à expédier — de la tête ou du pied — le ballon dans les filets adverses, il reçut en France le surnom de « Diamant noir » qui est resté célèbre. Leonidas est aujourd'hui radioreporter à Rio.

NARIZ : cet arrière gauche était un médecin ; défenseur intelligent, il possédait un courage à toute épreuve. Il joua un match contre les Tchèques avec une double fracture.

Il était spécialiste des blessures musculaires, travaillait pour son club, Botafogo, et pour la municipalité de Rio. Il vint faire des études en Europe et joua même à l'Hungaria Club de Budapest.

TIM : il était le préparateur, le créateur de génie, celui qui ouvrait le chemin du but pour Leonidas. Son dribble phénoménal était inarrêtable, son adresse stupéfiante.

SILVEIRA MARTIN : demi centre et capitaine, ce descendant de Français était un joueur d'une rare intelligence qui ne s'énervait presque jamais et qui voyait le jeu à la perfection.

DEUXIÈME PÉRIODE 1940-1954

DES ARTISTES SANS COURONNE

PAR JACQUES DE RYSWICK

Lorsqu'elle regagna son pays à l'issue de la Coupe du monde 1938, la délégation brésilienne ramenait de France non seulement une brillante troisième place mais aussi une immense et légitime satisfaction : au congrès de Paris, tenu durant la compétition, le Brésil s'était vu confier par la F.I.F.A. l'organisation de la quatrième épreuve mondiale, dont on prévoyait alors le déroulement pour l'été 1942.

Mais la guerre 1939-45 fera décaler de huit ans la réalisation de ce projet et durant une très longue période tous les ponts seront coupés entre le football sud-américain et ses rivaux d'Europe.

Pourtant, des diverses confrontations avec ces derniers sur les terrains français, les Brésiliens n'avaient pas manqué de tirer les enseignements. Dès 1939, leurs deux grandes vedettes, Domingos da Guia et Leonidas, furent à l'origine de l'institution, dans l'équipe du Flamengo de Rio, d'un système de jeu et de marquage s'apparentant au WM européen, à quelques nuances près (entre autres, la disposition des numéros sur le terrain).

Par la suite, ce système fera florès dans tous les pays sud-américains sous l'appellation de « diagonale » : ce qui n'empêchera pas, durant de longues années encore, l'ensemble des joueurs brésiliens de laisser libre cours à leur tempérament de footballeurs instinctifs et individualistes.

L'entraîneur de Flamengo, auquel fut attribuée officiellement la paternité de la « diagonale », était alors un élégant quadragénaire, Flavio Costa, au physique de séducteur argentin : belles manières, œil de velours et ondulations de jais ; sa femme, la romancière Florita Costa, invitait volontiers les journalistes sportifs à ses cocktails littéraires, et à cet entraîneur du type mondain, éminemment décontracté, souriait une réussite presque insolente : avec Flamengo, Flavio Costa enleva le championnat de Rio en 1939, 42, 43 et 44. Puis il passa sous les couleurs de Vasco de Gama, et ce dernier club l'emporta en 1945, 47, 49 et 50...

C'est également sous la direction de Flavio Costa que l'équipe du Brésil s'adjugea le premier championnat sud-américain en 1948 à Santiago. Il était donc tout naturel que les destinées du « scratch » (1) brésilien pour la Coupe du monde 1950 fussent de nouveau confiées à un tel gagneur !

UNE PREPARATION LABORIEUSE

Entre-temps le contact avait été rétabli avec les footballeurs du Vieux Monde, par l'entremise de quelques bonnes formations de clubs européens. C'est ainsi que, tour à tour, Arsenal, Vienna et d'autres vinrent éprouver — le plus souvent à leurs dépens ! — la valeur du football brésilien de 1947-49. Elle demeurait de premier ordre. En décembre 1949, le club suédois de Malmoe, avec Nilsson, Rosen, Palmer, Johansson, fut battu 6-0 par Sao Paulo et 5-0 par Palmeiras ; puis, à Rio, les Scandinaves s'inclinèrent 7-4 devant Botafogo et 3-0 devant Flamengo. Ces résultats firent d'autant plus sensation au Brésil que, dix-huit mois plus

(1) Nom populaire pour désigner l'équipe nationale.

CES ONZE HOMMES ont provoqué un deuil national en 1950 (finale perdue à Rio contre l'Uruguay). De g. à dr., au premier rang : Maneca, Zizinho, Ademir, Jair, Chico ; au second rang : Barbosa, Augusto, Danilo, Juvenal, Bauer, Bigode.

tôt, en juillet 1948, la Suède avait gagné le tournoi olympique de Londres.

C'est à cette même époque, durant l'été 48, que débuta l'édification, aux portes de Rio, du gigantesque stadium de Maracana, aux 175.000 places. Pendant près de deux ans, quinze cents ouvriers s'y relayèrent jour et nuit, et l'inauguration eut lieu le 24 juin 1950, veille des premiers matches de la quatrième Coupe du monde. La construction de Maracana revint, en chiffres ronds, à cent millions de cruzeiros (1 milliard 500 millions de 1950).

La préparation des footballeurs brésiliens à « leur » Coupe du monde fut effectuée avec un luxe de soins et de précautions extraordinaires. En décembre 1949 — soit six mois avant le début de l'épreuve — Flavio Costa établit une première liste de 33 joueurs. Ceux-ci furent ensuite centralisés à Araxa, sur les hauteurs dominant Rio ; on leur adjoignit une véritable armée de médecins, soigneurs, cuisiniers et jusqu'à... un confesseur. De janvier à avril, les sélectionnés brésiliens jouèrent plus de quinze matches de mise au point, soit entre eux, soit devant des équipes locales.

ADEMIR, héros de la Coupe du monde 1950 (à gauche), montra le chemin à Garrincha, héros des épopées suédoise et chilienne.

L'une de ces rencontres eut lieu en février à Sao Paulo. Mais l'équipe que Flavio Costa considérait comme sa formation type y fut sévèrement battue par le onze des réservistes (6-2) sous les sifflets des spectateurs paulistes. Ceux-ci reprochaient au sélectionneur-entraîneur d'avoir fait la part trop belle aux joueurs de son propre club, Vasco de Gama. Huit d'entre eux figuraient, en effet, parmi les titulaires : le gardien Barbosa, l'arrière Augusto, les demis Ely et Danilo, les avants Maneca, Ademir, Jair et Chico.

Les réactions populaires furent plus violentes encore lorsque, début mai, l'équipe brésilienne descendit « fin prête » de sa retraite d'Araxa pour jouer contre l'Uruguay l'annuelle Coupe Rio Branco. On s'attendait à un feu d'artifice, ce fut presque une catastrophe. Alourdis par cette longue mise au vert, les Brésiliens perdirent le premier match 4-3 après avoir été nettement dominés par les mobiles Uruguayens d'Obdulio Varela et Juan Schiaffino. Et si, les jours suivants, ils parvinrent à gagner le deuxième match, puis la « belle », l'impression fâcheuse de la première rencontre ne fut pas dissipée.

Pourtant, Flavio Costa resta calme sous la tempête. Le moment venu d'adresser à la F.I.F.A. la liste officielle de ses vingt-deux joueurs, il ne modifia nullement celle-ci, composée en majeure partie d'hommes de Vasco et du F.C. Sao Paulo. Mieux, même, en entraîneur plein de bon sens, Falvio estimait que ces matches contre l'Uruguay avaient eu leur bon côté en freinant l'exubérance et les prétentions de ses compatriotes, en ramenant ceux-ci, public et joueurs, à plus de modestie...

SAUVÉ PAR LES YOUGOSLAVES

Cette dernière fit d'ailleurs place à une véritable panique collective lorsque au cours des poules qualificatives, l'équipe brésilienne, après avoir totalisé 4-0 devant le Mexique, se fit sérieusement accrocher par la Suisse au stade Paecambu à Sao Paulo : les deux équipes firent match nul (2-2), mais il s'en était fallu d'un cheveu que l'avant centre helvétique Friedlander ne marquât le but vainqueur à la 89e minute ! La veille du mémorable Etats-Unis-Angleterre à Bel Horizonte (1-0), on venait de frôler la première surprise monstre de cette Coupe du monde, et, pour les Brésiliens... le désastre national !

Le match contre les Suisses se jouant à Sao Paulo, Flavio Costa avait cru bien faire en alignant plusieurs joueurs paulistes, dont l'avant centre des Corinthians, Balthazar, un superbe noir crépu, surnommé « Tête de platine ». C'est, en effet, grâce à neuf buts de Balthazar, dont huit marqués de la tête (!) que les Corinthians, à la surprise générale, avaient enlevé le dernier tournoi Rio-Sao Paulo. Mais, devant les Suisses, Balthazar fut infiniment moins euphorique, et ce demi-échec souleva d'autant plus l'émoi et les discussions populaires qu'il compromettait bel et bien la qualification du Brésil à la poule finale. Sous peine d'être radicalement éliminé, il lui fallait maintenant vaincre à tout prix les Yougoslaves, puisque ceux-ci avaient battu le Mexique et la Suisse...

Ce match « dramatique » contre les Yougoslaves, Flavio Costa le joua en quelque sorte à quitte ou double. Il rendit aux « cariocas » la majorité quasi absolue dans le onze national et n'y maintint qu'un seul « pauliste », le demi Bauer. Ces coupes sombres n'allèrent d'ailleurs pas sans pleurs ni grincements de dents. Ce fut pourtant au soulagement unanime de tout un peuple que se termina ce nième épisode du match Rio-Sao Paulo, éternelle guérilla du football brésilien : au stade Maracana, devant 160.000 compatriotes en transes, le « scratch brasileiro écarta le voile de honte » et arracha sa qualification à la poule finale en battant 2-0 les Yougoslaves de Bobek et Mitic.

CARROUSEL PUIS... DEUIL SUR RIO

Il y accédait en compagnie de la Suède, l'Espagne et l'Uruguay et y effectuait des débuts fracassants puisque les attaquants brésiliens totalisèrent 13 buts contre 2 devant les deux formations européennes (Suède 7-1, Espagne 6-1). Celles-ci furent littéralement étouffées, subjuguées par le plus étourdissant carrousel de football qui eût sans doute, jusqu'alors, déployé ses fastes sur un terrain. Pour ma part, parmi le brouhaha de l'immense tribune de presse de Maracana, je ne me rappelais point avoir vu l'art de la balle ronde porté à un tel rythme infernal, à un pareil degré d'instinctive virtuosité individuelle et d'étincelante réussite collective...

Tout paraissait si facile, si naturel aux flamboyants chefs de file de ce festival que celui-ci s'apparentait à la féerie, à la magie : le très fin Danilo, maître de ballet omniprésent, souverainement lucide ; Zizinho, trapu, crépu, astucieux, aux bondissements diaboliques, aux coups de patte de chat tirant prestement les marrons du feu ; Jair, au dribble nerveux, saccadé, d'une précision millimétrique, et dont les poses de défi devant l'adversaire désarmé évoquaient l'appel du pied d'un Luis Miguel Dominguin au terme de quelque majestueuse véronique ; Marquès de Ménézès dit Ademir qui, après une course puissante et zigzaguante, mais irrésistible comme un rythme de samba, alla marquer quatre buts à l'infortuné gardien suédois Svensson, avant de regagner, trottinant, le centre du terrain en secouant d'aise un énorme menton en galoche !

Elles avaient été si éclatantes, si péremptoires, ces deux démonstrations brésiliennes, et l'équipe mise sur pied par Flavio Costa semblait avoir acquis en quelques jours un tel degré de perfection, qu'aux yeux de ses millions de supporters elle apparut nimbée de l'auréole de l'invincibilité : en quelque sorte, quasiment parée du titre mondial dès avant de rencontrer l'Uruguay en match décisif.

Celui-ci eut lieu le dimanche 16 juillet 1950. Ce jour-là, près de 200.000 fanatiques prirent d'assaut l'immense arène de Maracana, persuadés d'assister à l'exécution de l'équipe uruguayenne, dont la carrière avait été jusqu'alors, il faut en convenir, assez discrète. Par suite du forfait français, l'Uruguay n'avait eu qu'à balayer, en poule qualificative, la seule et modeste Bolivie (8-0). En poule finale, après un difficile match nul avec l'Espagne (2-2), les hommes d'Obdulio Varela n'avaient battu les Suédois que de justesse (3-2) : aucun rapport avec les deux triomphes brésiliens...

Mais le football, qui se défend d'être une science exacte, n'a souvent que faire des communes mesures. Parfois même, et c'est ce qui fait son charme, prend-il un malin plaisir à rendre ses ténors aphones les soirs de grand gala. Au jour fixé pour sa consécration « historique », l'équipe brésilienne fut méconnais-

sable. Ayant perdu toute étincelle, ses brillants attaquants ne purent tromper qu'une seule fois le puissant gardien uruguayen Maspoli, cependant que Moacyr Barbosa, le noir portier de Vasco de Gama concédait un but à Juan Schiaffino, puis un autre au frêle ailier Ghigghia. Lorsque ce dernier, onze minutes avant la fin, réussit le tir victorieux qui donnait à l'Uruguay sa deuxième Coupe du monde, le gigantesque Maracana et ses 200.000 occupants furent comme pétrifiés, anéantis sous une pluie de cendres.

ZÉZÉ MOREIRA LE CLERGYMAN

Mars 1954. Près de quatre ans ont passé sur la « catastrophe » et dans le cœur des Brésiliens la désolation a de nouveau fait place à l'espoir. En battant le Chili, puis le Paraguay, le **scratch brasileiro** vient, en effet, de se qualifier pour la cinquième Coupe du monde et, sur cette pelouse de Maracana qu'il n'avait pas foulé depuis ce sombre dimanche de juillet 1950, je vois s'enflammer des milliers de chemises blanches, offertes en holocauste aux cris de « Vamos Suiça ! »...

En quatre ans, elle a bien changé de visage, cette équipe du Brésil. Ses nouvelles vedettes se nomment Djalma et Nilton Santos, les arrières, et, devant eux, deux jeunes attaquants : Waldir Pereira alias Didi, au dribble cristallin, et Julio Botelho, dit Julinho, un garçon de 22 ans, taillé à coups de serpe, terriblement rapide et que les Brésiliens assurent être « o melhor punto do mondo »...

De l'équipe 1950, seul subsiste José Carlos Bauer, le solide demi pauliste. On affirme toutefois qu'Ademir, bien qu'ayant largement passé la trentaine, y aurait encore sa place, ainsi d'ailleurs que le diabolique Zizinho qui, pour beaucoup, demeure l'attaquant brésilien numéro un. Mais Zizinho a été écarté de la sélection pour « inaptitude aux nouvelles tendances collectives de l'équipe nationale ». On l'a même taxé d'individualisme excessif et rendu responsable des deux défaites subies devant le Paraguay lors du dernier championnat sud-américain.

« On », c'est Zézé Moreira, qui a maintenant remplacé Flavio Costa à la tête du **scratch brasileiro.** Flavio avait, nous l'avons dit précédemment, des allures de danseur argentin. Zézé, lui, aurait plutôt des faux airs de pasteur anglican. L'évolution de tendances que je constate, quatre années après, au sein de l'équipe nationale, me paraît curieusement à l'image de cette dissemblance entre les deux hommes. Sous la baguette du second, et bien qu'évoluant toujours sous le même signe de la « diagonale », elle me semble s'être en quelque sorte européanisée. Le romantisme, l'inspiration, l'instinct, le panache individuels, qui tenaient une si large place du temps de Flavio Costa, me paraissent aujourd'hui en partie sacrifiés à la recherche d'une discipline collective beaucoup plus rigoureuse. Est-ce un bien, est-ce un mal ? En mars 54, je n'ai pas l'impression que l'équipe du Brésil — toute comparaison de valeurs individuelles mise à part — ait gagné sur le second plan ce qu'elle a pu perdre sur le premier.

LA BATAILLE DE BERNE

C'est pourtant auréolés d'un prestige incomparable que les hommes de Zézé Moreira arrivent en Suisse, quelques semaines avant la cinquième Coupe du monde. Si, en juin 54, le football brésilien ne présente plus, aux yeux des Européens, le même mystérieux attrait de l'inconnu qu'en 1938, il bénéficie, en revanche, d'une cote extraordinaire. Car, chaque année, depuis la précédente épreuve mondiale, plusieurs de ses meilleures formations de clubs sont venues en tournée sur le Vieux Continent et s'on sont le plus souvent retournées les bras chargés de lauriers. Certaines même, comme Vasco, Botafogo, Flamengo, Bangu ou F.C. Sao Paulo, ont donné aux publics d'Europe des spectacles étincelants, féeriques.

Personne n'a oublié comment se déroula, à Genève et à Lausanne, la poule qualificative groupant Brésil, Mexique, Yougoslavie et France : le premier jour, nette victoire brésilienne sur le Mexique (5-0) tandis que Milutinovic assure le succès yougoslave (1-0) sur une équipe française passablement décevante. Trois jours plus tard, aux Charmilles, celle-ci distance laborieusement le Mexique (3-2) grâce à un penalty réussi à l'ultime minute par Kopa. Mais qu'importe le flacon... puisque nos Tricolores ont gagné le droit de jouer un match d'appui contre le battu de Brésil-Yougoslavie qui se joue dans le même temps à la Pontaise.

Tout au moins y croient-ils jusqu'au moment où ils apprennent, la mort dans l'âme, que Brésiliens et Yougoslaves ont aimablement échangé le point assurant aux uns et aux autres leur qualification et... consommant l'élimination française !

De même n'évoquera-t-on ici que pour mémoire l'effervescent quart de finale Hongrie-Brésil, joué le 27 juin 1954 sous la pluie du stade Wankdorf et qui, après avoir failli tourner à la bataille rangée, se termina — tant bien que mal, après l'expulsion de Boszik et de Nilton Santos — par le succès de l'incomparable phalange magyare (4-2).

Dans une ambiance très particulière, celle-ci — tout comme elle devait le faire trois jours plus tard en demi-finale devant l'Uruguay — venait de s'affirmer comme la plus brillante et la plus complète formation mondiale du moment... même si, battue en finale par l'Allemagne, elle ne réussit pas à conquérir ce titre officiellement !

Quant aux Brésiliens, les Santos, Bauer, Didi, Umberto, Julinho et autres vedettes de ce **scratch 54**, ils avaient confirmé leur réputation de « footballeurs les mieux doués du monde ». Pourtant — et malgré les préceptes de Zézé Moreira ! — ils étaient encore assez loin d'avoir assimilé pleinement l'art et le secret du football collectif. Enfin, je dirai même surtout, ils n'avaient pas non plus encore atteint cette pleine maîtrise de leurs nerfs qui devait un peu plus tard, adjointe à leurs merveilleuses qualités naturelles, en faire à deux reprises les incontestés champions mondiaux.

1954 A BERNE : Didi (déjà là) tente de dribbler le Hongrois Zakarias.

DU RIFIFI A BERNE : Nilton Santos (à gauche) et Boszik sont expulsés du terrain.

TROISIÈME PÉRIODE
1958 - 1963

LES BI-CAMPEAO

PAR ROBERT VERGNE

Il n'y a rien de plus tranquille que la campagne suédoise. Hindas, à une heure de voiture de Goeteborg, semble symboliser ce calme. C'est là que les Brésiliens avaient élu domicile en 1958, et l'on ne pouvait s'empêcher de revenir en arrière, quatre ans plus tôt. C'était le 27 juin, à Berne, un pays d'ordre et de calme s'il en est ; le match Hongrie-Brésil comptant pour les quarts de finale avait atteint des sommets lorsque tout se gâta : les Brésiliens cherchèrent querelle aux Hongrois qui leur rendirent la monnaie de leur pièce : coups, jets de bouteilles, expulsion de Nilton Santos et du pourtant calme Boszik.

« Décidément, ces Brésiliens qui sont des footballeurs-nés, ne parviendront jamais à se discipliner », avait-on conclu à l'issue de la Coupe du monde 1954.

On en retrouvait quelques-uns à Hindas : les deux Santos (Nilton et Djalma), Didi. On retrouvait également cette ambiance dans laquelle baignent les équipes brésiliennes, avec ces rires, cette musique quasi permanente qui fait partie de leur vie, avec ces grandes tapes dans le dos, cette gentillesse infinie pour les enfants quémandeurs d'autographes.

Mais cette parfaite gentillesse d'avant match n'allait-elle pas fondre comme neige au soleil à la première occasion ? Jusqu'à maintenant, l'équipe du Brésil, c'était un ciel tout bleu soudain zébré d'éclairs annonçant sans préavis les orages les plus violents.

Et l'on plaignait les malheureux dirigeants brésiliens disposant des meilleurs joueurs du monde, mais qui ne parvenaient, hélas, jamais au résultat suprême.

PSYCHOLOGIE APPLIQUEE

Il n'y avait, bien sûr, aucune raison pour que cela change. Il n'y a rien à faire contre l'atavisme. Les tendances caractérielles se modifient très peu, les vices rédhibitoires jamais. Tous les psychiatres vous le diront.

Et pourtant, les dirigeants brésiliens décidèrent d'attaquer le mal à la racine ; sous la direction de M. Havelange, président de la C.D.B. (Confédération des sports brésiliens), Ils sélectionnèrent une véritable équipe de techniciens de la psychologie avec, à leur tête, le professeur Gosling.

« Sacrés Brésiliens, pensaient les sceptiques, s'ils croient que le professeur Gosling empêchera, dans le feu de l'action, un Nilton Santos de mettre son poing sur la figure d'un adversaire... »

Ainsi, chaque match engagé par les Brésiliens était, en quelque sorte, double : contre leur adversaire et aussi contre eux-mêmes, contre leurs mauvais instincts.

C'est d'ailleurs à ceux-ci que le professeur Gosling s'attaqua avec une intelligence, une finesse d'esprit et aussi un tact qui allaient rapidement porter leurs fruits : le professeur avait pris en main leur éducation, à la base, comme s'il se fût agi d'un collège anglais pour fils de lords attachant beaucoup plus d'importance à la culture générale, à l'éducation, qu'au diplôme.

Le professeur Gosling possédait d'ailleurs avec l'entraîneur Feola un allié très sûr : Feola, homme très calme, voire lymphatique, du moins en apparence, avait compris qu'il fallait imposer à ses hommes, vifs et nerveux, un entraînement rythmé et lent. On eût dit parfois que les Brésiliens se livraient à de

PREMIER TITRE DE CHAMPION DU MONDE, STOCKHOLM 1958 :
Gilmar, Zagalo, Garrincha, Nilton Santos entament leur tour d'honneur.

SECOND TITRE DE CHAMPION DU MONDE, SANTIAGO 1962 :
Nilton Santos, Garrincha, Zito sont pris d'assaut.

véritables séances de gymnastique suédoise comme dans nos cours d'école, avant la guerre.

« J'essaie, en procédant ainsi, de donner à nos joueurs une discipline respiratoire et rythmique », disait le doux Feola. Tous deux, avec le professeur Gosling, s'étaient attelés à une tâche immense que les sceptiques pouvaient encore considérer comme une énorme supercherie. Et pourtant, quelque chose me disait qu'un homme de la valeur du professeur Gosling n'avait pas traversé l'Atlantique uniquement pour se faire offrir le voyage et devenir la risée du monde entier.

Il y avait, certes, quelque chose qui nous échappait un peu, à nous, Européens, héritiers d'une civilisation séculaire. En fait, le professeur Gosling avait instauré des « cours de rattrapage » comme il en existe tant, aujourd'hui, chez nous.

Sa clairvoyance devait être déterminante dans le comportement du Brésil.

FONTAINE POUR LA PREMIERE FOIS

Il y avait, parmi ses élèves, un gosse de 17 ans au nom compliqué : Edson Arantes do Nascimento, plus connu sous le sobriquet de Pelé. Il n'avait pas connu les incidents de la précédente Coupe du monde en Suisse, et pour cause, car il n'avait alors que 13 ans. Quant à l'immense déception causée par l'échec de 1950, il ne la connaissait que par ouï-dire !... Cet adolescent tout neuf se serait même confondu avec les quémandeurs d'autographes, n'eût été sa peau noire et sa réputation naissante.

On sait de quelle façon il la justifia au point d'être sacré héros de cette Coupe du monde dont il n'était pourtant pas le meilleur buteur.

Il convient d'ailleurs de préciser que le groupe IV, où dut jouer d'abord le Brésil, était particulièrement riche et équilibré puisque les Brésiliens se trouvaient opposés à l'Autriche, l'Angleterre et l'U.R.S.S.

C'est d'ailleurs lors du match contre cette dernière que les immenses possibilités des cariocas s'exprimèrent pleinement : le premier quart d'heure notamment, qui vit Yachine et la défense des Soviétiques affolés, désarticulés et deux fois battus, restera dans toutes les mémoires. Ce jour-là, un homme devait laisser un souvenir impérissable : l'ailier droit Garrincha dont le public de Goeteborg se souvient encore.

Un troisième Brésilien avait également attiré l'attention : le gardien Gilmar, pour la bonne raison qu'après les quarts de finale, il n'avait pas encore encaissé le moindre but. Autant dire que la demi-finale qui allait opposer la meilleure défense, celle du Brésil, à la meilleure attaque, celle de France, allait faire quelque « bruit ».

Indépendamment des Français qui étaient partie prenante, les Suédois, qui l'étaient également puisque leurs représentants disputaient l'autre demi-finale, à Goeteborg, furent très agréablement surpris lorsque Fontaine répliqua au but de Vava. L'invincibilité de Gilmar avait vécu et la valeur de l'adversaire tricolore était confirmée.

On sait ce qu'il advint par la suite : la fracture du péroné survenue à Robert Jonquet alors que la défense française commençait à éprouver les pires difficultés pour contenir les vagues d'assaut des Brésiliens.

Bien sûr, le handicap était insurmontable pour les Français, mais il est fort peu probable qu'ils aient résisté aux Brésiliens, même sans la blessure de Jonquet. Cela, tout le monde l'a admis, même les intéressés.

UN DIEU ET UN CARNAVAL

Ainsi, comme en 1950, les Brésiliens s'étaient-ils ouvert les portes de la finale. Aucun incident n'avait marqué l'un quelconque de leurs matches (la blessure de Jonquet étant un accident pur et simple). Les efforts conjugués du professeur Gosling et de l'entraîneur Feola avaient porté leurs fruits. Jamais la discipline, librement (et même joyeusement) consentie des Brésiliens ne s'était relâchée.

Huit ans après leur incroyable défaite de Maracana, les Brésiliens se voyaient offrir une nouvelle chance de remporter enfin la Coupe du monde, mais dans des conditions en somme inverses de celles qu'ils avaient connues huit ans plus tôt : en effet, c'étaient leurs adversaires suédois qui, cette fois, allaient être soutenus par tout un peuple. Partout, certes,

DEVANT LE BRESIL, L'EQUIPE DE FRANCE avait d'abord fait brillante figure offensive. Ici, Kopa (de la tête) inquiète la défense brésilienne.

MAIS VAVA ET PELÉ eurent tôt fait de massacrer les Tricolores. Ici, Vava marque l'un des cinq buts brésiliens.

Confondus dans la même joie, réunis autour de la Coupe du monde portée par Bellini, les titulaires et les remplaçants brésiliens posent pour la postérité. Au premier rang : Castilho, Joel, Moacyr, Altafini, Garrincha, Zito, Pelé, Vava, Zagalo, Amaral, Pepe. Au second rang : Mauro, Dino Sani, Feola De Carvalho, Zozimo, Djalma Santos, Didi, Bellini, Nilton Santos, Orlando, Gilmar, le docteur Gosling. C'est le premier triomphe de 1958.

la passion nationale est exacerbée et le chauvinisme souvent indécent.

En Suède, il était canalisé par une sorte de chef de chorale dont les commandements déchaînaient des tempêtes de clameurs dans le Rasunda Stadion de Stockholm.

Le but initial de Liedholm fut accueilli, on le devine, dans un véritable délire. Comme en 1954, avec la Hongrie et surtout en 1950, avec le Brésil, la Coupe du monde allait-elle échapper à la meilleure équipe, au super-favori ?

Fort heureusement pour les Brésiliens, Vava et Pelé ne laissèrent pas longtemps planer le doute. Le but de Simonsson ne changea rien à l'affaire si ce n'est qu'il diminua l'amertume des battus.

Ainsi, pour la première fois, la Coupe du monde échappait au Continent qui en avait assuré l'organisation. Un dieu était né et le carnaval pouvait commencer. Le Brésil était (enfin) champion du monde.

QUILPUE : TOUT RECOMMENCE

Pour qui a vécu les deux dernières Coupes du monde dans l'entourage des Brésiliens, la comparaison était passionnante.

A plus d'un titre, on aurait pu penser que rien ne s'était passé pendant ces quatre années. Stockholm, c'était hier. Les mêmes visages se retrouvaient dans les mêmes lieux. C'est à peine si l'on remarquait à Quilpue (Chili) que le docteur Gosling avait grossi, que Didi avait un peu vieilli et que Pelé s'était épaissi.

Gilmar avait toujours son profil de médaille, Djalma Santos était toujours aussi laid, Vava aussi aimable, Garrincha aussi farfelu.

Ils étaient presque tous là, ces héros de Suède. Il ne manquait qu'Orlando, ainsi que l'entraîneur Feola, malade.

Tout était presque semblable à l'équipe qui était allée en Suède quatre ans plus tôt : les hommes, l'enthousiasme populaire et même l'équipage de l'avion qui avait transporté l'équipe.

Tout était pareil, ou, plutôt, presque tout. Car, à y regarder de plus près, on s'apercevait qu'il y avait une différence fondamentale entre les deux équipes : celle qui était partie pour la Suède avait franchi l'Atlantique avec la volonté de conquérir la Coupe du monde.

Cette fois, il n'y avait pas d'océan à traverser, mais la Cordillère des Andes à survoler et le trophée à rapporter à Rio.

PELÉ (16ans) en fit voir de toutes les couleurs à ses adversaires (ici les Suédois Gustavsson et Bergmark).

En 1958, le Brésil était ambitieux, conquérant, donc audacieux. En 1962 il était forcément devenu conservateur et obligatoirement plus défensif.

Pendant toute la longue et énervante préparation qui précède les premiers matches, on sentait que la tension montait chez les Brésiliens.

Ils étaient d'abord moins tranquilles qu'à Hindas. Non que leur résidence de Quilpue (près de Vina del Mar) ne fût pas confortable, bien au contraire. Mais cette hantise de perdre leur Coupe du monde était entretenue chez les joueurs par les visites de journalistes et de supporters venus beaucoup plus nombreux qu'en Suède.

Déjà le premier match contre le Mexique n'avait pas enthousiasmé les observateurs neutres. Les tenants du titre avaient joué prudemment, sans prendre de risques. Leur fameux 4-2-4 avait visiblement fait place à un 4-3-3 : l'ailier gauche Zagalo faisant davantage office de demi avancé que d'ailier replié.

Mais il faudrait attendre les matches suivants pour se faire une idée plus précise des possibilités du champion.

Et ce fut le drame Pelé. Lorsqu'il se blessa, ce fut comme un coup de tonnerre qui s'abattit sur la Coupe du monde à laquelle il manquerait désormais quelque chose. Le football a beau être un sport éminemment collectif, la disparition de Pelé créait un vide que personne ne pourrait combler.

Les Tchèques eux-mêmes ressentirent cet événement à sa juste portée et n'en profitèrent pratiquement pas. Ils se contentèrent « d'assurer le coup » sous forme de match nul qui leur donnait un point précieux dans le classement de leur poule.

Les Centraux étaient évidemment loin de penser qu'ils retrouveraient les Brésiliens en finale. On n'en était pas encore là.

LE BORD DU PRECIPICE

A partir de ce moment, un malaise incontestable plana dans le camp brésilien. Tout l'avenir des champions du monde semblait tourner autour de Pelé. Des milliers de lignes et de paroles furent écrites ou prononcées pour affirmer que la rentrée du noir était imminente.

On sait qu'il n'en fut rien, ainsi que me l'avait d'ailleurs confié Vava sous le sceau du secret et de l'amitié.

C'est peut-être cette « psychose Pelé » qui faillit éliminer le Brésil qui n'a jamais autant souffert, en deux Coupes du monde, que contre l'Espagne. Une Espagne bouleversée par Herrera, prête à tout et qui bouscula le Brésil pendant plus d'une heure. Les Espagnols, qui menaient encore par 1 but à zéro à la 71e minute, avaient manqué deux buts tout faits et, par la même occasion, leur rendez-vous avec la gloire.

Fort heureusement pour le Brésil, le sort devait lui désigner comme adversaire, en quart de finale, une équipe d'Angleterre immuable, c'est-à-dire vouée à un échec quasi certain.

Cette véritable pause, pour le Brésil, que ce quart de finale, devait lui être des plus bénéfiques. Les transistors allaient bientôt désigner les adversaires des champions du monde en demi-finale.

Soudain, une immense clameur monta du stade de Vina et des postes portatifs : le Chili venait d'éliminer l'U.R.S.S. à Arica et rencontrerait le champion à Santiago, devant 70.000 supporters.

L'heure de la vérité allait sonner pour les champions du monde.

GARRINCHA COMME A GOETEBORG

Tous ceux qui ont vécu cette demi-finale à l'Estadio Nacional ne sont pas près de l'oublier.

Tout un peuple communiait avec une ferveur jamais encore ressentie à un tel degré sur un stade. On se demande même ce qui se serait passé si le Chili avait gagné.

Mais un homme, presque à lui seul, allait une nouvelle fois faire la décision : l'extraordinaire Garrincha allait retrouver à point nommé le secret de ses feintes irrésistibles et de ses crochets meurtriers.

Ses deux buts assommèrent les Chiliens qui ne s'en remirent pratiquement jamais. Vava paracheva le travail de son partenaire, ouvrant une nouvelle fois toutes grandes les portes de la finale au Brésil. Autrement dit, le plus important restait encore à faire.

Pelé joua... un rôle important, puisque sa participation était donnée par certains tantôt comme probable, tantôt comme certaine.

Fort heureusement, son remplaçant, Amarildo, n'est pas un émotif. Il a conscience de sa valeur et croit toujours à sa chance.

C'est d'ailleurs comme cela qu'il donna sa deuxième Coupe du monde au Brésil : lorsqu'il vit le gardien tchécoslovaque Schroif s'avancer (un peu trop) pour capter son centre, Amarildo tira au but malgré l'angle très réduit.

Alors, il prit les spectateurs et le monde entier à témoin : quelque chose lui disait qu'il venait de donner la Coupe du monde au Brésil, bien qu'il ne se fût agi que du but égalisateur.

Et c'était vrai. Les Tchèques, finalistes peut-être inattendus, mais combien e f f i c a c e s, avaient perdu leurs chances avec celle, parfois insolente, de leur gardien de but.

Mais, pour eux, accéder à la finale de la Coupe du monde constituait déjà en soi un véritable titre de gloire. Ils n'en demandaient guère plus.

Pelé essuya furtivement une larme. Nul doute qu'il ne fût très heureux de la victoire de ses camarades, même obtenue sans son concours.

Mais il se rendait bien compte qu'il avait stupidement perdu un « doublé » qui pouvait préluder à un sensationnel « tiercé ».

Car à Londres, en 1966, lors de la prochaine coupe du monde, Pelé n'aura que 25 ans !

Que sera l'équipe du Brésil à ce moment ? Nul n'en sait rien. Ce qui est sûr, c'est que les Brésiliens avaient rempli leur difficile mission qui consistait à rapporter le trophée à Rio.

Ce faisant, ils ont, paraît-il, évité une révolution.

1962. ILS ONT OFFERT sa seconde Coupe du monde au Brésil. Au premier rang : Americo le masseur, Garrincha, Didi, Pelé, Vava, Zagalo. Au second rang : le docteur Gosling, Djalma Santos, Zito, Gilmar, Zozimo, Nilton Santos, Mauro, l'entraîneur Aymore Moreira.

QUILPUE (CHILI) : c'est là que toute la délégation prépara le second triomphe.

GARRINCHA (cerné ici par les Tchèques Masopust, Popluhar, Novak et Pluskal) : Pelé blessé, il assura brillamment la relève.

GILMAR EN ADORATION devant cette statuette qu'il a deux fois remportée.

AMARILDO (à droite, devant le Tchèque Kvasniak) : il fut la grande révélation brésilienne au Chili.

DEVENEZ rapidement

muscle

ET SÉDUISANT

SANS POIDS NI HALTÈRES
tout seul, chez vous

Accordez-moi 3 JOURS de votre vie et je fais de vous, pour toujours, un homme musclé et fort, bien bâti, harmonieusement découplé, bien portant, toujours en forme et DYNAMIQUE.

NOTRE GARANTIE EST TOTALE :
Résultats ou Remboursement

"3 JOURS DE VOTRE VIE"
Faites vous-même le calcul :
Le cours Dynam dure
6 mois = 180 jours
Il vous prendra 12 minutes matin et soir :
12+12 = 24 minutes
par jour d'un jeu passionnant, soit :
180 x 24 = 4.320 min. = 72 H.
= 3 JOURS !

LES 3 JOURS DYNAM !

BON GRATUIT

Veuillez m'envoyer sous pli fermé et sans engagement une documentation complète n° R 4 sur la Culture Psycho-Physique DYNAM
Je joins 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.

DYNAM INSTITUT, 25 r. d'Astorg, PARIS-8e

Nom .....

Adresse .....

Ces 3jours que je vous demande de consacrer au SYSTÈME DYNAM, la sensationnelle méthode d'Auto-Perfectionnement Humain - que chacun peut suivre facilement seul, chez soi, et sans le secours d'aucun appareil - vous les récupérerez au centuple : Votre Vie sera plus longue, meilleure, pleine de joies et de satisfactions, car le succès accompagne partout le Dynamiste !

ECRIVEZ-MOI OU VENEZ ME VOIR.

Ch. de Jours

Dir. du DYNAM-INSTITUT, Cent. Nat. de Perfect. Humain
Belgique, 18 r. des Sables, Bruxelles 1 - 4 timbres à 3 F.B.

L'ARGENTINE TOUCHE LE FOND

BUENOS AIRES. — Le directeur technique de l'équipe d'Argentine qui vient de participer au championnat d'Amérique du Sud disputé à La Paz (Bolivie) est l'arrière droit de la sélection argentine qui disputa, en 1930, la première finale du championnat du monde de football contre l'Uruguay. José Pechito della Torre, qui tient un poste de premier plan à Boca Juniors, a été extrêmement déçu par le comportement de ses internationaux. A l'avenir, il préférerait continuer à s'occuper de son club.

Au rythme où vont les choses, l'équipe nationale d'Argentine n'est pas près de trouver l'homme qui la sortira de l'ornière dans laquelle elle s'est enlisée.

COUPE DU MONDE 66 : TOUT A LA TV !

LONDRES. — *Tous les matches du Championnat du monde 1966 seront, la F.I.F.A. l'a déjà annoncé, télévisés en direct dans toute l'Europe occidentale et orientale. Pourtant, le prix de la retransmission de toutes ces rencontres, qui auront lieu en semi-nocturne, n'a pas été fixé. Les pourparlers entre le comité d'organisation et l'Eurovision sont encore en cours. Il est question d'un dédit de 100.000 livres, c'est-à-dire 1.400.000 francs.*

VIVE L'ARBITRE AMATEUR !

ROME. — Le meilleur arbitre italien est revenu chez lui. M. de Leo, après un séjour de deux ans en Amérique du Sud où il exerçait la profession d'arbitre professionnel, a renoncé à poursuivre cette carrière sans avenir : « Je préfère redevenir arbitre amateur dans mon pays », a-t-il déclaré en débarquant à l'aéroport de Rome.

M. de Leo estime qu'il est difficile pour un arbitre européen de demeurer plus de deux ans en Amérique du Sud, les joueurs étant très indisciplinés : « Il faut des nerfs d'acier pour leur résister. »

Aussi, avant de reprendre le sifflet, M. de Leo va-t-il s'accorder de longues vacances.

ESCHMANN ET LAMIA A LAUSANNE !

LAUSANNE. — *Lausanne - Sport, qu'entraîne le Français Jean Luciano, a de grands projets pour la saison prochaine. Il entre dans les intentions du club d'acquérir par transfert 2 joueurs actuellement en France : l'international suisse Norbert Eschmann (Stade Français) et le gardien Georges Lamia (Nice).*

GILZEAN CONTRE PUSKAS

DUNDEE. — Alan Gilzean, l'athlétique avant centre de Dundee, a parié avec ses partenaires qu'il battrait le record de buts marqués en une seule coupe d'Europe, record détenu depuis 1960 par Ferenc Puskas (Real Madrid) avec 12 buts.

Alan Gilzean est bien placé : il a déjà réussi 8 buts.

VIANI SOUHAITE : BERNARD, GARDIEN DU « RESTE DU MONDE »

MILAN. — Gipo Viani, le patron de l'équipe nationale italienne, est outré. Il ne comprend pas comment le Mexicain Carbajal, le Yougoslave Sostic et l'Allemand Fahrian ont pu être préférés au Français Pierre Bernard comme gardien de l'équipe du « reste du monde » qui rencontrera la Grande-Bretagne le 23 octobre à Wembley pour le 100e anniversaire de la Football Association. Cet hommage de Gipo Viani a d'autant plus de prix que l'Italie a toujours été considérée comme le pays possédant les meilleurs gardiens de but du monde.

ADIL, ROI D'ISRAEL

BAGDAD. — Pour la première fois dans l'histoire du football irakien, un joueur est sollicité par un club étranger : il s'agit de l'avant centre Adil qui a reçu des offres d'un club italien. Mais Adil, qui est un militaire de carrière, a dû refuser.

LES TACOTS DU SERVETTE

GENEVE. — Le Servette a une singulière façon de faire la publicité pour ses manifestations : il organise un défilé de vieux tacots conduits par des équipages en costume 1900.

Le succès est, paraît-il, assuré. Même au prix où sont les vieux tacots...

OTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

DUNDEE VAUT 350.000 FRANCS

DUNDEE. — Inattendue demi-finaliste de la Coupe d'Europe des Clubs, l'équipe de Dundee est surnommée en Ecosse les « Bargain Boys » (les joueurs d'occasion). En effet, cette équipe a exactement coûté 27.000 livres (350.000 francs) au manager Bob Shankly, trois joueurs seulement ayant été acquis à la suite d'un transfert.

Bob Shankly lui-même avait décidé, il y a quatre ans, d'abandonner le football et, pour cela, il avait pubilé une petite annonce pour demander du travail dans une entreprise quelconque. Il avait conscience, à Falkirk, de ne pas être un bon manager de football. Finalement, ce fut un peu à contrecœur qu'il accepta de tenter une nouvelle expérience à Dundee, au pays de la fameuse marmelade d'oranges.

La Coupe d'Europe vient de le réconcilier avec le football.

GUERRE A SANTIAGO

SANTIAGO. — *Le gouvernement chilien, qui a consenti de gros sacrifices pour pouvoir organiser le Championnat du monde de football l'an dernier, a pris la décision de prélever un pourcentage sur les matches de football organisés au Chili. Le nombre de spectateurs ayant augmenté dans d'importantes proportions grâce à la compétition mondiale et, par conséquent, grâce aux contribuables à un moment pénible de l'histoire du Chili (catastrophe de Valvidia), le gouvernement estime que le football peut à son tour faire un geste envers ceux qui ont besoin de crédits pour se construire des maisons, des écoles, des hôpitaux.*

La Fédération chilienne, qui n'entend pas céder sur ce point, envisage de ne plus organiser de matches internationaux tant que le gouvernement n'aura pas renoncé à ses exigences

P. ET T. ET TRANSFERT

LONDRES. — C'est sur la Côte d'Azur que M. Joe Mears, le président de Chelsea, a négocié le transfert de l'avant centre international Derek Kevan de West Bromwich Albion à Chelsea. Ce transfert, qui a coûté officiellement 45.000 livres (630.000 F) a permis aux *P. et T. français de recevoir* la somme de 690 F en communications téléphoniques entre Cannes d'une part, Birmingham et Londres d'autre part.

KOCSIS ESPAGNOL A VIE

BARCELONE. — Sandor Kocsis, l'avant centre hongrois du CF Barcelone, envisage de rester en Espagne. Depuis longtemps il rêvait de retourner à Budapest pour y retrouver sa mère. Mais celle-ci vient de le rejoindre à Barcelone, à titre définitif, semble-t-il. Kocsis étudie désormais la façon dont il utilisera les capitaux qu'il a su soigneusement amasser pendant son séjour à Barcelone. La carrière de restaurateur le tente beaucoup.

SANFILIPPO ET GATTI : TOUTE LA VILLE EN PARLE

BUENOS AIRES. — Le transfert du fameux buteur Sanfilippo de San Lorenzo de Almagro à Boca Juniors, le champion d'Argentine 1962, a battu un record : celui du prix payé par un club argentin (un million de francs). Mais cette transaction n'a pas ému l'opinion publique autant que l'affaire Gatti.

Hugo Gatti est un gardien de but de 18 ans qui appartient au modeste club de l'Atlanta. Très intéressé par ce phénomène, River Plate a demandé à l'Atlanta pour quelle somme il accepterait de le céder. Flairant la bonne affaire, les dirigeants de l'Atlanta ont demandé 650.000 francs, somme pour laquelle aucun gardien de but du monde n'a été transféré. Evidemment, les dirigeants de River Plate ont demandé à réfléchir. Mais l'opinion publique s'est émue, trouvant scandaleux qu'un gamin de 18 ans puisse être l'objet d'une transaction commerciale de cette importance. Aussi la fédération argentine a-t-elle été mise dans l'obligation d'intervenir pour régler cette affaire au mieux des intérêts des trois parties. Elle a encore un mois pour trouver une bonne solution.

DI STEFANO ACCUSE HERRERA

MADRID. — Alfredo Di Stefano a joué cet hiver trois matches sur cinq. Une déchirure musculaire à la cuisse l'oblige, en effet, à se reposer quinze jours pratiquement tous les mois. Cet accident s'est produit entre la finale de la Coupe d'Europe perdue l'an dernier par le Real devant Benfica et le départ de l'équipe espagnole pour le Chili. Aujourd'hui, après huit mois de silence, Di Stefano accuse Helenio Herrera d'avoir provoqué cette déchirure en le soumettant d'abord à un travail intensif alors qu'il était fatigué, en le soignant d'autre part de façon différente de celle qui lui convient (rayons au lieu de piqûres). Cette double accusation de Di Stefano vient peut-être un peu tard. Il n'empêche que Di Stefano arrêtera sa carrière cette saison à cause, dit-il, de H.H. ou du moins des méthodes d'entraînement H.H.

LA « BELLE AMERICAINE »

SANTOS. — Heureux d'apprendre que son idole, Pelé, avait renoncé à une nouvelle offre d'un club italien — Milan — un supporter de Santos a offert une voiture américaine au meilleur joueur du monde. C'est la quinzième auto qu'il reçoit depuis qu'il joue au football.

SUITE EN PAGE SUIVANTE

RASOIR PHILIPS
"à piles"

un vrai rasoir électrique
aussi efficace, aussi robuste,
qu'un rasoir Philips "Standard"

Vous qui appréciez tant les avantages du rasage électrique, offrez-vous le nouveau rasoir Philips "à piles", vous aurez mille occasions de vous en féliciter ! Equipé de la double tête qui a fait le succès mondial des rasoirs Philips, le rasoir "à piles" rase aussi vite et d'aussi près que le Philips "standard". Vous pourrez vous raser parfaitement, tous les jours, pendant plusieurs semaines, sans changer de piles.

QUATRE "TROUVAILLES" PRATIQUES

- enrouleur automatique du fil
- petite brosse de nettoyage
- boîtier en matière plastique antichoc
- couvercle amovible avec miroir

75 F +t.l.

PHILIPS

ELVINGER 12906 Ph. Affil

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

JUVENTUS ET RIVERA PLEBISCITÉS

MILAN. — La Juventus et Gianni Rivera sont le club et le joueur les plus populaires d'Italie. Un référendum auquel ont participé 115.805 Italiens a donné le résultat suivant :

Clubs. — Juventus Turin, 35.374 voix ; Internazionale Milan, 25.944 ; Milan A.C., 14.490 ; Bologne, 12.696 ; Torino, 5.865 ; Fiorentina, 4.899 ; Rome, 2.852 ; Gênes, 1.957, etc.

Joueurs. — Rivera (Milan), 26.865 ; Sivori (Juventus), 26.863 , Del Sol (Juventus), 11.499 ; Corso (Internazionale), 7.809 ; Jair (Inter.), 5.704 ; Haller (Bologne), 5.498 ; Maldini (Milan), 4.469, Vieri (Torino), 3.230, etc.

Ainsi Omar Sivori, qui était considéré depuis trois ans comme le joueur numéro un d'Italie, vient d'être dépassé par le tout jeune Rivera. Par deux voix seulement...

H.H. A FAIT SON BONHEUR

LISBONNE. — Si de nombreux Espagnols jouent au Portugal, notamment dans les petits clubs de deuxième et troisième divisions, un seul figure dans une équipe de première division : il s'agit du « demi centre » Manuel Sosa Felices, du club Lusitano d'Evora.

Fait étonnant : Manuel Sosa Felices est parti pour le Portugal à la suite d'une violente discussion avec Helenio Herrera alors que celui-ci entraînait Séville.

Il ne regrette pas d'avoir émigré sur ce coup de tête : il est plus heureux à Evora qu'il ne l'était à Séville.

L'ALLEMAGNE DE L'EST A UN PALMARÈS

BERLIN. — Le football de l'Allemagne de l'Est est un des plus méconnus d'Europe. Il a, pourtant, sa personnalité et un palmarès. Son équipe nationale a, en effet, disputé 48 rencontres depuis le 21 novembre 1952 à Varsovie, où elle fut battue par 3 à 0.

Ces 48 rencontres se répartissent ainsi :

	J.	G.	N.	P.	P.-C.
Albanie	1	0	1	0	1-1
Bulgarie	6	1	2	3	4-9
Danemark	2	1	1	0	5-2
Finlande	2	1	0	1	7-4
Guinée	1	1	0	0	3-2
Hollande	1	0	1	0	1-1
Hongrie	3	0	0	3	2-6
Indonésie	2	1	1	0	5-3
Luxembourg	1	1	0	0	3-0
Maroc	3	1	0	2	4-6
Mali	1	1	0	0	2-1
Norvège	2	1	0	1	9-7
Pays de Galles	2	1	0	1	3-5
Pologne	5	1	1	3	4-8
Portugal	2	0	0	2	2-5
Roumanie	5	3	0	2	10-10
Tchécoslovaquie	4	2	0	2	6-9
Tunisie	1	1	0	0	3-0
U.R.S.S.	2	0	0	2	1-3
Yougoslavie	2	0	1	1	3-5
TOTAL	48	17	8	23	78-87

Ce bilan, assez honorable (43,75 %), est rehaussé par le fait que les Allemands de l'Est comptent deux victoires, assez récentes, sur la Tchécoslovaquie, finaliste l'an passé au Chili.

ALF RAMSEY LIBÉRÉ

IPSWICH. — A la suite de la sévère défaite de l'Angleterre par la France (5-2), M. John Cobbold, le président d'Ipswich Town, a proposé à son manager Alf Ramsey de le libérer immédiatement pour qu'il puisse s'occuper entièrement de l'équipe d'Angleterre dont le programme en fin de saison est très chargé. Le Brésil et la Tchécoslovaquie seront en effet ses adversaires au mois de mai. Mais Alf Ramsey a refusé : « Je n'abandonnerai pas mon club, a-t-il répondu à M. John Cobbold, tant qu'il sera menacé de descendre en deuxième division. »

Cette décision courageuse d'Alf Ramsey a été assez mal accueillie en Angleterre où l'on commence à s'émouvoir de la grande importance accordée au club, au détriment de l'équipe nationale.

DOLLARS POUR LA YOUGOSLAVIE

BELGRADE. — La fédération yougoslave a révélé qu'en 1962 la tournée de ses clubs à travers le monde a rapporté près de 300.000 dollars, soit 1.500.000 F. Ces chiffres incitent la fédération yougoslave à multiplier les contacts internationaux afin que ce chiffre fort intéressant pour le trésor yougoslave soit maintenu.

STURMER CAFETIER

HAMBOURG. — Klaus Sturmer, le fameux inter allemand du F.C. Zurich, qui faillit jouer la saison dernière au R.C. Strasbourg, va retourner à Hambourg. Il vient d'y acheter un café-dancing. Le fait que le S.V. Hambourg disputera le prochain championnat d'Allemagne Unifiée est pour beaucoup dans sa décision.

TOUS... SAUF DIDI

RIO. — Un seul joueur champion du monde 1962 ne participera pas à la tournée qu'effectuera le Brésil à partir du 21 avril en Europe. Il s'agit de Didi, émigré au Pérou. Tous les autres, c'est-à-dire Gilmar, Djalma Santos, Nilton Santos, Zito, Mauro, Zozimo, Garrincha, Amarildo, Vava, Zagalo et évidemment Pelé participeront au voyage. Ils seront accompagnés par une dizaine d'autres joueurs dont Castilho, Altair, Coutinho, Pépé et Jair.

MULLER, LA PLUS BELLE AFFAIRE DU REAL

MADRID. — *Après six mois d'expérience seulement, le Real considère que le transfert du Français Lucien Muller (acquis au Stade de Reims pour 450.000 F) est la meilleure affaire que le club ait faite depuis longtemps. Nombreux en tout cas furent les « socios » du Real à considérer la venue de Muller à Madrid comme une erreur. Le début du championnat d'Espagne sembla leur donner raison. Mais l'hiver a permis à l'Alsacien de s'imposer comme le meilleur joueur actuel du grand club espagnol.*

UNE « PIECE » DE COLLECTION

Les footballeurs font parfois des collections originales. Le Romain Manfredini, par exemple, a une passion pour les ours en peluche. Vous en voyez un beau specimen

TOUT SUR LE FOOTBALL AUX U. S. A.

NEW YORK. — Le football américain a aussi ses records et des compétitions. On les ignore en Europe.

En réalité, il y a deux championnats des Etats-Unis, l'un open, l'autre réservé aux amateurs. Le premier existe depuis 1914, le second depuis 1924.

En voici les palmarès :

OPEN. — 1914 Brooklyn Field Club ; 1915-16, Bethlehem Steel Co FC ; 1917, Fall River Rovers ; 1918-19, Bethlehem Steel Co FC ; 1920, Ben Miller FC St Louis ; 1921, Robins Dry Dock FC Brooklyn ; 1922, Scullin Steel FC St Louis ; 1923, Paterson FC St Louis ; 1924, Fall River FC ; 1925, Shawsheen SC Andover ; 1926, Bethlehem Steel Co FC ; 1927, Fall River FC ; 1928, New York Nationals SC ; 1929, Hakoah All Stars, New York ; 1930-31, Fall River FC ; 1932, New Bedford FC ; 1933-34, Stix, Baer and Fuller FC St Louis ; 1935, Central Breweries SC St Louis ; 1936, First German American SC Philadelphie ; 1937, New York Americans SC ; 1938, Sparta A.B.A. Chicago ; 1939, St Mary's Celtic SC New York ; 1941, Pawtucket FC ; 1942, Gallatin SC Pittsburgh, 1943-44, Brooklyn Hispano SC ; 1945, Brookhattan SC New York ; 1946, Vikings, Chicago ; 1947, Ponta Delgada FC Fall River ; 1948, Joe Simpkins SC St Louis ; 1951, German Hungarian SC New York ; 1952, Harmarville SC New York ; 1953, Chicago Falcons ; 1954, New York Americans ; 1955, Eintracht SC New York ; 1956, Harmarville Hurricanes ; 1957, Kutis St Louis ; 1958, Los Angeles Kickers ; 1959, McIlwaine Can Vasbaks San Pedro ; 1960-61, Ukrainian National Philadelphie ; 1962, New York Hungarian.

AMATEURS. — 1924, Fleishers Yarn FC Philadelphie ; 1925, Toledo FC ; 1926, Defenders FC New Bedford ; 1927, Heidelberg FC ; 1928, pas de champion officiel ; 1929, Heidelberg FC ; 1930, Raffies FC Fall Rivers ; 1931, Goodyear FC Akron ; 1932, Shamrock SC Cleveland ; 1933, German American SC Philadelphie ; 1934, German American SC Philadelphie ; 1935, W.W. Riehl SC Castle Shannon; 1936, First German SC Brooklyn ; 1937, Highlander FC Trenton ; 1938, Ponta Delgada FC Fall River ; 1939, St Michael's AC Fall River ; 1940, Morgan Strasser SC Morgan; 1941, Fall River SC ; 1942, Fall River SC ; 1943, Morgan Strasser SC Morgan ; 1944, Eintrach SC New York ; 1945, Eintrach SC New York ; 1946, Ponta Delgada FC Fall River ; 1947, Ponta Delgada FC Fall River ; 1948, Ponta Delgada FC Fall River ; 1949, Elizabeth Sport Club ; 1950, Ponta Delgada FC Fall River ; 1951, German Hungarian SC New York ; 1952, St Louis Raiders ; 1953, Ponta Delgada Fall River ; 1954, Beadling Sport C. ; 1955, Heidelberg Tornaroes ; de 1956 à 1961 : Kutis St Louis ; 1962, Carpathia Kickers Detroit.

Fait à noter : 24 Etats ne pratiquent pas encore le football.

ELECTIONS INOPPORTUNES

ROME. — Les dirigeants de la Juventus et de l'Internazionale de Milan sont effondrés. Le gouvernement italien a fixé au 28 avril la date des prochaines élections législatives, c'est-à-dire le jour où la Juventus doit recevoir l'Inter pour le match qui désignera vraisemblablement le champion d'Italie 1963.

RECORD EN « CUP »

LIVERPOOL. — Les huitièmes de finale de la Coupe d'Angleterre, disputés le 16 mars, ont battu un record : les British Railways ont mis en route 47 trains spéciaux entre Liverpool et Londres. En effet, les deux clubs du grand port jouaient le même jour à Londres, Liverpool contre Arsenal (2-1) et Everton à West Ham (0-1). Plus de 30.000 personnes ont fait le voyage entre les deux villes pour assister à l'une de ces rencontres.

MONSIEUR DYNAMITE

IL voulait regagner son Brésil natal il y a six mois. Aujourd'hui, il a reconquis le cœur des Milanais. José Altafini, le buteur-dynamite qui a mené Milan, le champion d'Italie, en demi-finale de la Coupe d'Europe des Clubs, est l'un des plus redoutables marqueurs de buts du Vieux Continent. Il n'a peur ni de Dieu ni du diable, subit les blessures les plus graves et les coups les plus violents sans jamais se décourager (photo ci-contre). Mais lorsqu'il a marqué un but, alors Altafini explose littéralement de joie. Grâce à cet homme-là, Milan sera peut-être champion d'Europe 1963.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE

L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football